

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

N°18 - MAI / JUIN 2016



Puggý

TOUJOURS PLUS HAUT

**SHARKO | JEANJASS & CABALLERO | WOODY SMALLS |
BENOÎT MERNIER | ANDRÉ BRASSEUR | MUSTII | MITHRA JAZZ À LIÈGE |
LE PEUPLE BY [PIAS] | LISTEN TO THE BAND, PLEASE !**

Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x





proXimus | Go for Music



www.dourfestival.be

#dour2016

Larsen vous offre 5 tickets 1 jour pour le Festival de Dour !

Tentez votre chance en envoyant un mail à larsen@conseildelamusique.be avant le vendredi 13 mai.

Les 5 premiers repartiront avec une place pour assister à la journée de leur choix.

A\$ap Ferg, Bad Company Uk (Full Original Lineup), Band Of Skulls, Ben Klock, Birdy Nam Nam, Boris Brejcha, Boys Noize, Danakil, Dave Clarke, Deluxe, DJ EZ, DJ Premier & The Badder, Django Django, Etienne de Crécy presents Superdiscount 3 Live, Floating Points live, Four Tet, High Contrast feat. MC Wrec, Kerri Chandler, Kollektiv Turmstrasse, Lagwagon, Len Faki, Life of Agony, Mac DeMarco, Maceo Plex, Madball, Mobb Deep, Mr. Oizo, N'to Live Perc, Netsky live, Odesza, Oxmo Puccino, Pantha Du Prince presents The Triad, Pixies, Poliça, PRhyme, Rhye, Richie Hawtin, Rudimental, Salut c'est cool, Sigur Rós, Spor, Stand High Patrol, The Prodigy, The Vaccines, Underworld, Wiz Khalifa, ...

TICKETS : 1 DAY : 60 € / 5-DAY PASS : 150 € (including camping)



Réalisé avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles et avec le soutien du Commissariat général au Tourisme de la Région wallonne.
Ne pas jeter sur la voie publique. Éditeur responsable : Damien Dufrasne 7370 Dour.



BSF 15 YEARS
Brussels Summer Festival 2016



05 → 14 AUGUST 2016

**LOUISE ATTAQUE ♦ MIKA ♦ BALTHAZAR
HOOVERPHONIC ♦ LOUANE ♦ ST GERMAIN
NADA SURF ♦ FUN LOVIN' CRIMINALS ♦ TINDERSTICKS
FAT FREDDY'S DROP ♦ HYPHEN HYPHEN ♦ CŒUR DE PIRATE
CARAVAN PALACE ♦ FEU! CHATTERTON ♦ LA MUERTE
AN PIERLÉ ♦ ABD AL MALIK ♦ HF THIÉFAINE ♦ KEZIAH JONES
HOLLYWOOD PORN STARS ♦ mickey3d ♦ THE SHOES
CARIBBEAN DANDEE ^{FEAT} JOEYSTARR & NATHY ♦ LA SMALA & FRIENDS
JAY-JAY JOHANSON ♦ BALOJI ♦ ROSCOE ♦ LUKE ♦ DEZ MONA ♦ MUSTII ♦ VALD
ANTOINE HENAUT ♦ GEORGIO ♦ THE K ♦ HOUSE DE RACKET ♦ ...**



INFOS & TICKETS: WWW.BSF.BE

LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
Nicolas Alsteen

Collaborateurs
Nicolas Capart
Ayrton Desimpelaere
Manu Di Pietro
Isabelle François
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
David Salomonowicz
Dominique Simonet
Didier Stiers
Benjamin Tollet

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
© Baldatwork

PROMOTION & DIFFUSION
François-Xavier Descamps

ABONNEMENT
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE
Mikan

Impression
Paperland

Prochain numéro
Septembre 2016



LE SOIR



Édito

Et on fait quoi maintenant... ? Au lendemain des attentats du mois de mars, le cœur lourd, c'est un peu compliqué de découvrir que tout ce qui nous occupait jusque-là semble soudainement déplacé voire inapproprié. Comment, dans ce contexte, (oser) parler culture et musique ?

Mais cette sensation est heureusement momentanée car, en réalité, on va continuer à vivre comme on l'a toujours fait. Ce numéro de Larsen va donc à nouveau évoquer la créativité foisonnante des artistes de Wallonie et de Bruxelles.

Même si on ne peut s'empêcher de penser avec beaucoup d'émotion à des proches ou moins proches touchés par cette barbarie...

Claire Monville



Concours

LARSEN vous offre 5 pass One Day pour 2 personnes pour le Brussels Summer Festival. Pour gagner, il suffit d'envoyer un mail à larsen@conseildelamusique.be avant le 13 mai. Les 5 premiers emporteront 1 pass d'1 jour valable pour 2 personnes.

Sommaire

OUVERTURE

4X4 Mustii P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN Puggy P.8
RENCONTRE FùGù MANGO P.11
RENCONTRE Sharko P.12
RENCONTRE Thorax P.13
RENCONTRE JeanJass & Caballero P.14
RENCONTRE Tram 25 P.15
RENCONTRE Benoît Mernier P.16
RENCONTRE Julien Beurms P.17
TRAJECTOIRE André Brasseur P.18

ZOOM

La musique : valeur refuge ! P.20

Des noms pour doper la production ? P.22
Mithra Jazz à Liège P.24

ARTICLES

APERÇUS Biologic Records / Le Temps des Cerises P.27
DÉCRYPTAGE Listen to the band, please ! P.28
LE.COM De la musique à l'image, et retour P.30
IN SITU Le Peuple de [PIAS] P.32
POURQUOI ? Les R'tardataires P.36
VUE DE FLANDRE Woody Smalls P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE Chez Anthony Sinatra P.38
C'ÉTAIT LE... 8 juin 1977 P.39



© Dimitri Focinno

Si l'année 2015 a été celle de l'explosion d'Alice On The Roof, 2016 pourrait être celle de la mise en orbite de Mustii. Comédien qui vient d'exploser dans la série de la RTBF *La Trêve* sous son (vrai) nom Thomas Mustin, le garçon affole les radios *djeuns* avec ses ritournelles électro/pop à fortes influences eighthies, *The Golden Age* ou *Feed Me*. Sur foi du EP, *The darkest night*, publié sur le label Black Gizah Records de Kid Noize, Mustii est déjà invité dans la plupart des festivals francophones cet été. En attendant le Cirque Royal (le 21 octobre) et son premier album prévu pour début 2017, il nous dévoile ses quatre « piliers » : un disque *pour se mettre en joie*, un *pour le vendredi soir*, un autre *pour le dimanche matin* et l'incontournable *de chevet*. Oui, Mustii a bon goût.

LUC LORFÈVRE

4X4

Mustii



Florence And the Machines
Ceremonials
Island (2011)

Le disque qui me rend heureux dès que je le pose sur la platine!

Le jour où je l'ai vue en concert en 2011 à l'Ancienne Belgique, je suis rentré définitivement dans son univers. Avec sa voix hypnotique, les parties épiques de batterie et la qualité des chansons, *Ceremonials* est mon disque album préféré de Florence And the Machines. Elle y insuffle une dimension quasi spirituelle. Quand elle chante, j'ai l'impression que, non seulement, elle s'adresse personnellement à moi, mais qu'elle me prend aussi par la main pour m'emmener dans son petit monde.



Thomas Azier
Hylas
Vertigo (2014)

Mon album du vendredi soir. D'un côté, il y a ce gros son électro/pop bien dans son époque. De l'autre, il y a de la mélancolie dans les chansons. Voilà ce que j'appelle de l'électro intelligente. Soit, une musique sur laquelle on peut danser mais qu'on peut aussi écouter au casque à la maison. Ma porte d'entrée pour un album, c'est la voix de l'artiste. Et c'est ce que j'aime par-dessus tout chez Thomas Azier, même s'il est surtout connu pour ses productions (*pour Stromae, -ndlr*). Il module à fond sa voix, prend des risques dans le mixage et réussit au final à imposer un univers qui lui est propre.



David Bowie
Outside
Emi (1995)

J'ai découvert cet album via la chanson *I'm deranged* que j'ai entendue pour la première fois dans le soundtrack de du film *Lost Highway* de David Lynch. *Outside* reste encore aujourd'hui le disque que j'écoute le plus souvent. La voix de Bowie est particulièrement interpellante, à la fois chaleureuse, inquiétante et angoissante. On ne sait jamais où Bowie va nous emmener, mais on a envie de faire le voyage avec lui car il donne l'impression que tout est possible. C'est un album charnière dans sa carrière comme l'a été *Low*. Assez bizarrement, il n'est pas reconnu à sa juste valeur. À l'aube du XXI^e siècle, Bowie s'interroge sur le devenir du monde, montre sa fascination pour les sciences occultes et ose des sonorités très dures, notamment dans le traitement des guitares où l'influence du rock industriel de Nine Inch Nails se fait entendre.



Einstürzende Neubauten
Silence is Sexy
(2000)

C'est étrange, on qualifie la musique d'Einstürzende Neubauten d'« industrielle » alors que moi je l'associe à la campagne. Quand je réécoute ce disque, je me vois le dimanche matin en promenade avec mon chien dans mon village de Lasnes, dans le Brabant wallon. Lorsque je suivais des cours de théâtre, j'avais travaillé sur une adaptation à la scène de *Blue Velvet* de David Lynch. Il y avait notamment une chorégraphie sur laquelle s'alternaient bruits et silence. C'est comme ça que je suis tombé sous le charme de la chanson *Silence is Sexy* d'Einstürzende Neubauten. Sur ce disque, il y a des passages de plusieurs secondes où tu n'entends rien du tout. C'est à la fois apaisant et flippant parce que tu sais qu'à tout moment, ils vont te balancer un effet de guitare ou des notes de clavier. À y réfléchir, je me rends compte que je dois être le seul mec de Lasnes à écouter Einstürzende Neubauten.

EN VRAC

CONCOURS REINE ÉLISABETH

Sélection 2016

82 jeunes pianistes, issus des quatre coins du monde, viendront se produire à Bruxelles à partir du 2 mai. Le jury de la présélection a dû visionner plus de 300 DVD pour sélectionner ces 82 candidats, au sein desquels on retrouve 25 femmes et 57 hommes de 23 nationalités différentes, dont deux Belges : Florian Noack et Yannick Van de Velde. À suivre sur les médias de la RTBF.

www.cmireb.be

PAS DE TRÊVE POUR THOMAS MUSTIN

Vous avez pu découvrir Thomas Mustin, aka Mustii, dans la série belge produite par la RTBF, *La Trêve*. Il y jouait le rôle du jeune footballeur fils de la bourgmestre du village. La jeune sensation qui a sorti début 2016 un EP intitulé *The Darkest Night*, tentera de remplir le Cirque Royal le 26 octobre prochain.

ALEXANDRA VASSEN

En renfort sur *La Première*

Alexandra Vassen, animatrice de *La Vie en Rose* sur *La Première* - RTBF, a été désignée par la direction Head of Music du bureau de programmation de la chaîne (au même titre que Dominique Ragheb). Tous deux restent toutefois en charge de leur émission quotidienne respective.

RIFIÀ L'ONB

Le conseil d'administration de l'Orchestre National de Belgique a décidé de se séparer de son tout frais directeur Jozef De Witte, nommé en mai 2015. Un départ qui intervient dans un contexte complexe pour l'institution en plein projet de fusion avec La Monnaie (prévu pour 2026). D'autre part, le nom du nouveau chef de l'Orchestre est à présent connu. À partir de la saison 2017-2018, le chef américain Hugh Wolff reprendra la charge d'Andrey Boreyko, en place depuis la saison 2012-2013.

ON EST TOUJOURS SANS NOUVELLE DE LA CARTE ET DU VISA ARTISTE

Cependant, le Guichet des Arts communique que d'ici très peu de temps, la Carte et le Visa commenceront à être délivrés. Cela signifie donc qu'il sera prochainement obligatoire de disposer d'une carte ou d'un visa artiste pour travailler sous le régime du RPI ou de l'article 1bis. Qu'on se le dise et surtout restez informés pour ne pas être surpris!

Affaire à suivre ici :

www.guichetdesarts.be



© Julie Selosse

ALT-R.FM

Une alternative

Alt-R.fm est une plate-forme musicale de musique alternative qui verra le jour au moment des Nuits du Botanique en mai 2016. Le but de cette nouvelle radio consacrée à l'indé, est de faire découvrir, via une ligne éditoriale claire et une programmation faisant la part belle à tous les styles et courants, la richesse de la discographie d'artistes peu ou pas diffusés sur les ondes « classiques », et de montrer qu'il existe aussi autre chose que des produits éphémères, que les tubes ne sont que la partie émergée de l'iceberg musical. La découverte se fera par le biais de playlists, chacune comprenant 25 morceaux pour une durée de 1h30 à 2h, le tout accompagné de contenu informatif. Vous pouvez soutenir le projet qui lance un appel au crowdfunding via la plateforme KissKissBankBank. Chouette.

www.alt-r.fm

ST'ART

Fisc Thinking

Le fonds ST'ART a coordonné avec le Tax Institute de l'ULg, un Think Tank d'une dizaine d'experts afin d'étudier les possibilités d'amélioration ou de création de mécanismes fiscaux pour les entreprises créatives. Des recommandations à destination des autorités européennes, nationales et régionales ont été rédigées afin d'accroître le potentiel d'investissement privé.

Plus d'infos ? www.start-invest.be

TOMORROW WORLD

No Future

SFX, le partenaire aux États-Unis du festival belge Tomorrowland, est en proie à d'importantes difficultés financières. Il est donc très peu probable qu'une édition de Tomorrowland USA voit le jour cette année. Tomorrowland Brazil, également géré partiellement par SFX, devrait quant à lui se dérouler normalement. Les problèmes de SFX n'ont de même aucune incidence sur la tenue de Tomorrowland en Belgique, qui est structuré totalement indépendamment de la filiale américaine de SFX. La création de Tomorrowland Mars est en bonne voie de réalisation, une version Saturne et Afghanistan devraient suivre.

VOYAGE EN ANNÉSIE

Le Centre culturel de Chênée se souvient...

Chênée... son centre culturel et une salle qui en a accueilli du beau monde ! Petit name-dropping pour l'occasion : The Scorpions, Téléphone, les Buzzcocks ou même John Cale ont foulé la scène liégeoise. Souvenirs, émotions. Le Centre culturel prépare un événement (expo, concerts, films), au mois de mars 2017, pour célébrer l'histoire de cette salle de concert. Ils sont actuellement à la recherche de tout document qui permettrait de recomposer la mémoire de la salle : affiches, tickets de concerts, films, photos, enregistrements, anecdotes... Aidez-les à retrouver la mémoire via l'adresse info@cheneeculture.be



DR

GUILLAUME AUVRAY

Prix Henri Pousseur 2015

Guillaume Auvray est né en 1990. Il a notamment étudié la composition au Conservatoire royal de Liège auprès de Michel Fourgon ainsi que la direction d'orchestre. Au Conservatoire de Maas-tricht, il a suivi les cours de Direction d'ensembles de musique contemporaine. Très actif dans la vie musicale, il a fondé en 2008 l'Orchestre et les Chœurs SOFYA. En 2010, il est désigné Organiste-Cantor titulaire de l'Église Saint Jean-Baptiste de Wavre. En 2014, il est nommé directeur artistique de l'Orchestre Jean-Noël Hamal de Liège ainsi que chef principal de l'Ensemble Chaves (Pays-Bas). Il est également Lauréat du Prix de l'ARIAM au Concours International de composition de Boulogne-Billancourt.

www.centrehenripousseur.be

LE JAZZ EN DEUIL

Décès de Paul Huygens

Nous avons appris avec tristesse le décès de Paul Huygens, créateur du club bruxellois « Music Village », un des hauts lieux du jazz dans la Capitale. Toutes nos pensées pour sa famille et ses proches.

EPICGRAM BY OUTHERE MUSIC

Epicgram se propose de transformer vos moments du quotidien en films épiques. Pour y parvenir, l'appli appose un morceau de musique classique sur vos vidéos, le tout en slow motion. Une appli avec laquelle le festival B-Classica, l'agence de communication DDB et le label Alpha Classics ont pour objectif commun de rendre la musique classique accessible à un large public. On s'amuse bien.

L'ARTISTE, LE NUMÉRIQUE ET LA MUSIQUE

Comment exister dans la jungle d'Internet

Pensé pour les artistes et leur entourage professionnel, ce guide, édité par l'IRMA, décrypte les relations des artistes à leurs fans et les enjeux stratégiques d'une communication/promotion web autour d'un projet artistique. En partant du principe que chaque artiste développe un regard et des projets spécifiques, l'auteure Emily Gonneau détaille de manière pratique les fonctionnalités et les usages d'un ensemble d'outils (Facebook, Youtube, Twitter, Instagram, Periscope, Bandcamp, etc.) et en relève les pièges à éviter.

Y sont aussi abordés: le community management, le crowdfunding, la promotion (avec ou sans moyens financiers), la commercialisation et la monétisation sur Internet. Un guide pour mieux se développer dans la jungle des plateformes et des applications web, et accompagner les artistes dans ce qui reste au cœur de leur démarche: créer.

L'Artiste, le Numérique et la Musique, Comment exister dans la jungle d'Internet, Emilie Gonneau, 28€.

www.irma.asso.fr



DR

(DÉJÀ) CULTÉ

Une agence de booking consacrée à l'électro

Cette toute nouvelle agence regroupe en son sein des artistes électro & des DJ comme Sagat, Kasset, Lawrence Le Doux, Walrus, ... Bienvenue dans le paysage musical!

<http://culte.be/agency>

HOMERECORDS.BE FESTIVAL

Comme à la maison

La première édition du Homerecords festival se déroulera à la Cité Miroir de Liège le 4 mai. Une journée dédiée aux musiques singulières et où vous pourrez croiser Didier Laloy, Emre Gültekin ou encore Photis Ionatos. Le label présentera huit nouvelles productions avec pas moins de quatre sorties de disques officielles.

www.homerecordsfestival.be

BIS REPETITA

And the winner is...

La cérémonie des Octaves de la Musique a pris cette année ses quartiers dans la salle bruxelloise fraîchement réouverte, La Madeleine. Larsen pointe pour vous les lauréats emblématiques de cette édition, par catégorie.

Meilleur album Chanson française:

Karim Gharbi, *Poison d'or*

Meilleur album Pop/Rock:

Great Mountain Fire, *Sundogs*

Meilleur album Musiques urbaines:

Baloji, *64 Bits and Malachite*

Meilleur album Musiques électroniques:

Ulysse, *Cashmere Guns*

Meilleur album Jazz:

Aka Moon, *The Scarlatti Book*

Meilleur album Musiques du monde:

Vardan Hovanissian & Emre Gültekin, *Adana*

Meilleur album Musique classique:

Ensemble Vox Luminis et les Motets des ancêtres de Jean-Sébastien Bach

Meilleur album Musique contemporaine:

Jean-Luc Fafchamps, *Gentle electronics*

Artiste de l'année:

Nicola Testa

Album de l'année:

Roscoe, *Mont Royal*

Spectacle / Concert de l'année:

Starflam

Octave d'honneur:

Jacques Stotzem



DIX DISQUES DE TRAVERSE

Chroniques d'un journaliste rock

Aujourd'hui, quand une insignifiance de ma vie de brouilles se rappelle à moi, c'est systématiquement avec les gimmicks des losers pop que j'entendais alors. Impossible d'y couper. Il n'y a pas de touche mute à ma mémoire. C'est avec ces quelques mots que le journaliste du magazine Rif Raf, Laurent Grenier, présente ce livre, sorti récemment aux éditions de la Maison de la Poésie d'Amay, L'arbre à paroles. Un petit ouvrage intitulé Dix disques de traverse... et sous-titré Qui n'ont pas changé ma vie! Des réminiscences qui changeront peut-être la vôtre? À vous de le découvrir!

Laurent Grenier, *Dix disques de traverse (Qui n'ont pas changé ma vie)*, L'arbre à paroles (Collection iF)

<http://maisondelapoesie.com>

ACCORD CULTUREL

22 projets

22 initiatives ont été retenues dans le cadre de ce premier appel à projets lancé suite à l'Accord culturel passé entre la Communauté flamande et la Communauté française en 2013. 94 demandes de soutien ont été déposées et examinées par une plateforme de coopération, alliant les ministres de la Culture des deux communautés, Sven Gatz et Joëlle Milquet. Ils ont décidé de soutenir 22 projets pour un budget total de 160.000 euros. Découvrez la liste des 22 projets sur le site du Conseil de la Musique.

INOÛI !

V'là l'Printemps

Les Inouïs du Printemps de Bourges permettent de faire découvrir de nouveaux talents tout en leur proposant un accompagnement professionnel. Le Colisée, vainqueur en 2014 du concours belge Du F. dans le texte, représentera la Belgique. Pour votre bonne info, le Printemps de Bourges s'appuie en France sur un réseau de professionnels, appelés Antennes Territoriales. Celles-ci participent au niveau local du défrichage de nouveaux talents et à leur accompagnement. Pour la Belgique, c'est Paul Henri Wauters du Botanique qui fait office d'antenne territoriale. It It Anita et Nicolas Michaux compléteront le tableau belge en se produisant eux aussi au Printemps.

LA BIENNALE FAIT SA MUE

La Biennale de la Chanson française, ce concours organisé depuis 1994, devient Parcours FrancoFaune, soit un dispositif d'accompagnement d'artistes belges et principalement orienté sur la préparation à la scène. L'aventure s'étalera sur plusieurs mois, sera inspirée par des musiciens-conseil, avec une résidence scénique, un concert au Festival FrancoFaune, le tout offrant visibilité et mise en réseau auprès des pros belges et internationaux. Un accompagnement bienveillant en somme, sur la durée, afin d'aider à mûrir, consolider et offrir des envolées, voilà ce que propose le Parcours FrancoFaune. Le principe est simple : aujourd'hui on ne s'inscrit plus à un concours mais bien au Festival FrancoFaune.

www.francofaune.be



LE HEAVY METAL

En bandes dessinées

Jacques de Pierpont (dit Pompon) et Hervé Bourhis, tous deux véritables passionnés du sujet, se sont lancés le pari fou de tout vous dire sur le Heavy Metal : cerner la communauté métal et les nombreuses tribus qui la composent ; s'y retrouver dans ses multiples sous-genres ; saisir ses codes, du signe des cornes au « Diabolus In Musica » ; comprendre comment le Métal dit satanique coexiste avec un Métal chrétien ; découvrir les variétés qui se sont déployées outre le monde occidental, avec le Métal japonais ou iranien... À découvrir en pages dessinées.

Le Heavy Metal,

Jacques de Pierpont et Hervé Bourhis, La Petite Bédéthèque des Savoires - Le Lombard

MARC THONON À L'EXPORT

Le conseil d'administration du Bureau Export de la musique française a désigné à l'unanimité Marc Thonon comme nouveau directeur général. Le Bureau Export est une association qui soutient depuis 1993 la filière musicale pour le développement à l'international de ses artistes.



1,2,3... 10, PARTEZ !

Le recueil pédagogique de Benoît Mernier

GO! est un recueil de 10 pièces pédagogiques pour orgue, écrit pour l'organiste et professeur Pascal Rouet. Il est édité aux éditions Delatour. Ces 10 miniatures sont destinées aux organistes débutants. Chacune de ces courtes pièces sont basées sur un vers de Rainer-Maria Rilke et comporte une ou deux difficultés bien précises. Un enregistrement de ce recueil réalisé par les étudiants de l'IMEP sera bientôt diffusé sur YouTube.

Benoît Mernier, Go! 10 miniatures pour organiste débutant, Ed. Delatour

www.editions-delatour.com

PRIX CAECILIA 2015

La soirée des Caecilia a été annulée à cause des attentats mais la liste des enregistrements primés, ainsi que le prix du Jeune Musicien de l'année et le Caecilia d'honneur 2015, sont connus. La remise effective des prix aura lieu le 3 juin à Flagey, en prélude à la soirée d'anniversaire de Philippe Boesmans.

Prix d'Honneur 2015:

Harry Halbreich

Prix Flagey 2015:

Philippe Boesmans

Prix du Jeune Musicien de l'Année 2015:

Jodie Devos

Tous les prix sur

conseildelamusique.be

MUSMA

European Broadcasting Festival

Pour la troisième fois, le Festival de Wallonie a participé à ce projet qui vise à mettre en évidence la musique contemporaine et sa diffusion sur les ondes radiophoniques. Six festivals européens portent ce projet, en plus du Festival de Wallonie, dont le Klarafestival (Belgique). Double contrainte artistique voulue pour le projet en 2016 : travailler à partir d'un thème (*Via Crucis* de Franz Liszt) et une nomenclature : une œuvre pour quatuor de violoncelle. C'est la jeune Alice Hebborn, élève en composition au Conservatoire de Mons, qui a été choisie par le Jury mis en place par le Festival. Elle a écrit une œuvre intitulée *Ensauvagement* posée comme un acte de déformation sur la matière léguée par Franz Liszt.

www.festivaldewallonnie.be

DISPARATION DE MÉLANIE DEFIZE

Le milieu musical touché lui aussi par les attentats

Cédric Hustinx, au nom du label Cypres, nous a appris le décès de sa collaboratrice Mélanie Defize qui figure parmi les victimes des attentats qui ont frappé le métro Maelbeek à Bruxelles le mardi 22 mars. Que ces heures sombres puissent laisser place à la lumière. Toutes nos meilleures pensées pour sa famille et ses proches.

GENERAL SCORE

De la musique à l'image

Vous recherchez une musique pour votre film, un jeu vidéo, une pièce de théâtre ? Il existe aujourd'hui General Score : une coopérative réunissant musiciens et compositeurs avertis. L'idée de base qui a présidé à la naissance de General Score est l'envie d'offrir aux producteurs de cinéma un interlocuteur unique, professionnel et responsable, capable de prendre en charge la bande originale de toute production, de la composition au mixage en passant par l'enregistrement, tout ça en assurant également la production exécutive du travail. On y retrouve des têtes plutôt connues du milieu musical de la Fédération Wallonie-Bruxelles : Thierry Plas (Machiavel, Vaya Con Dios, ...), Manuel Roland (compositeur des BO de *Parasol*, *L'année prochaine*) ou encore Vincent Liben (Mud Flow) se plieront en quatre pour rencontrer les attentes des réalisateurs et autres metteurs en scène.

<http://generalscore.com>



© Bildatwerk

ENTRETIEN

Puggy TOUJOURS PLUS HAUT

Née à Bruxelles en 2004 dans le circuit des clubs jazz, la plus européenne des formations belges publie son quatrième album *Colours*. L'Anglais Matthew Irons, le Suédois Egil « Ziggy » Franzen et le Français Romain Descampe élargissent leur palette sonore et s'imposent plus que jamais comme le fer de lance d'une pop fédératrice de qualité. À la veille de sa tournée la plus ambitieuse, le trio voit la vie en couleurs. Tiens, voilà le marchand de ballons...

LUC LORFÈVRE

« Nous avons toujours grandi dans un esprit de bataille. À chaque album, nous nous disons qu'il faut aller chercher le public. »

Votre nouvel album s'intitule *Colours*. Est-ce le terme qui convient le mieux pour le définir ?

Matthew Irons : Nous avons le titre de l'album avant même d'en avoir écrit toutes les chansons. Cette idée de couleurs nous a guidés tout au long de l'enregistrement. Nous avons voulu donner à chaque morceau la vie, la place et l'atmosphère qu'il mérite. Nous y avons mis l'énergie, le temps et le travail nécessaires sans aucun favoritisme particulier et surtout sans tenir compte de critères du genre *ce serait un bon single*. Au final, ce disque part dans toutes les directions, il ressemble plus à une playlist comme on en fait sur Spotify ou Deezer. Mais pour nous, il est homogène parce que chaque plage brille de ses propres couleurs.

Romain Descampe : Le terme « Couleurs » sous-entend aussi celui de « palette ». Le but, c'était de partir dans toutes les directions possibles. Nous n'avions pas envie que deux morceaux se ressemblent. On espérait secrètement que notre manager ou que les responsables de notre label nous disent : *mais putain, qu'est-ce que vous avez foutu ?* Et c'est arrivé pour certaines chansons...

Vous êtes signés en France où votre label Parlophone a fait de *Colours* l'une de ses priorités 2016. Vous aviez les moyens d'enregistrer dans un gros studio à l'étranger et vous avez pourtant choisi le Théâtre Américain, à Laeken. Pour quelles raisons ?

Egil « Ziggy » Franzen : Nous souhaitions nous donner un maximum de temps. Au Théâtre Américain, on payait un tout petit loyer et on nous foutait la paix. On a pris un an et demi pour faire ce disque. C'est un luxe que nous n'aurions pas pu nous permettre ailleurs. Un studio renommé, c'est bien, mais quand l'heure tourne, le label te le fait ressentir. Pour des fans de musique

comme nous, le Théâtre Américain s'est vite transformé en terrain de jeux. Les possibilités y sont illimitées en matière de son. Il y a des pièces de 300 mètres carrés, des couloirs étroits, des sous-sols pourris...

Lonely town, premier single extrait de *Colours*, évoque ce que vous avez ressenti au Théâtre Américain. En quoi ce bâtiment a-t-il eu une influence sur vos chansons ?

M.I. : Après la longue tournée qui a suivi notre troisième album *To Win The World*, nous avions besoin de nous poser. À Laeken, on était un peu chez nous puisque nous vivons tous à Bruxelles mais aussi complètement ailleurs. C'était une bonne manière de s'isoler à trois sans être loin de la ville. Tu rentres dans le métro au centre-ville à l'heure de pointe, tu sors à la station Heysel qui est déserte, tu passes sous l'Atomium, tu traverses une plaine sans âme qui vive pour arriver ensuite dans cet immense bâtiment inoccupé. C'est complètement surréaliste. Quand on franchissait la porte, on avait l'impression de quitter le monde des vivants. Au Théâtre Américain, il y a des néons qui crépitent, des portes qui grincent, peut-être même des fantômes. La plupart des chansons ont été captées dans une pièce qui servait de catering pour les invités de la VRT dans les années soixante. Plein de groupes sont passés par là. On pourra dire qu'on a fait notre album dans la cantine des Rolling Stones ou des Beach Boys!

Pour la deuxième fois consécutive, vous avez décidé de travailler avec un producteur anglais. Qu'ont-ils de plus que les Belges ?

R.D. : Le truc tout con d'un producteur anglais, c'est qu'il parle anglais. C'est la langue que nous utilisons entre nous. Un producteur anglais nous comprend, il comprend les textes, maîtrise la grammaire et le flow des mots. Pour nous, c'est très important. Après avoir bossé avec Elliot James (*Bloc Party - ndlr*) pour *To Win The World*, notre choix s'est porté sur David Kosten, qui a réalisé des disques pour Bat For Lashes et Marina & The Diamonds. Elliot a aussi son propre projet Fautline, qui s'appuie beaucoup sur la notion de paysages sonores. C'est ce qui nous

intéressait chez lui car c'est quelque chose qu'on ne maîtrise pas. On a travaillé avec lui à Londres, mais il a gardé beaucoup de choses telles que nous les avions enregistrées au Théâtre Américain. Sa manière de mixer en avant la voix de Matthew a apporté beaucoup au disque.

On trouve au milieu de l'album *You are*, une chanson électro mainstream qui est très loin de l'univers de Puggy. On imagine que ce morceau a dû susciter pas mal de débats...

M.I. : Au sein de Puggy, on ne pose jamais la question : *Pourquoi ?* Mais on l'entend bien sûr à l'extérieur. Quand je suis arrivé avec cette chanson, Romain et Ziggy ont aimé et nous l'avons enregistrée. Il faut la considérer comme un exercice de style dans la veine dancefloor. Puggy, c'est du sucré, salé. On aime des tas de trucs. Sur notre tout premier disque, il y a avait des titres qui sonnaient punk à l'origine. Mais ça ne s'entendait pas car on a tout fait à l'époque en trois jours, faute de moyens, et tout sonnait pareil.

R.D. : C'est vrai que *You are* a suscité pas mal de réactions dans notre entourage. Au début, le label a montré de l'intérêt, mais pas pour les bonnes raisons. Pour bien montrer qu'on ne voulait pas en faire un truc électro dans l'air du temps, on a cassé volontairement la structure du morceau. Maintenant, c'est au public de décider.

Avant même la commercialisation de *Colours*, vos concerts au Cirque Royal et à l'AB étaient complets, vous étiez annoncé à Rock Werchter, à Forest National et, pour cinq soirs de suite, à La Maroquinerie à Paris. Ça rassure ou ça met une pression supplémentaire ?

R.D. : Ça nous met en confiance. Cela veut dire que Puggy est synonyme de quelque chose pour tous ceux qui ont acheté leur place et que nous ne nous sommes pas trompés dans certains de nos choix artistiques. D'un autre côté, on n'a jamais vécu sur nos acquis. Nous avons toujours grandi dans un esprit de bataille. À chaque album, nous nous disons que nous repartons de zéro et qu'il faut aller chercher le public.



© Bolletwerk

Avec Jimi Hendrix Experience, Cream, Police, Nirvana ou Muse, il y a une sorte de mythe qui s'est créé autour de la notion de trio. Vous qui en formez un, c'est quoi le secret ?

E.Z.F. : C'est plus psychologique qu'autre chose. À trois, les egos sont plus faciles à gérer. C'est bon pour la démocratie aussi. En cas de vote, soit tout le monde est du même avis, soit c'est du deux contre un. À quatre, en cas de votes partagés, tu fais quoi ? Puggy vient de la scène jazz où la formule trio est particulièrement répandue. C'est parce qu'elle fonctionne bien sur un plan créatif. Les musiciens y ont plus d'espace et de liberté.

Outre vos qualités de musiciens, c'est votre simplicité et votre empathie qui sont systématiquement mises en exergue lorsqu'on évoque Puggy. Vous avez des défauts ?

R.D. : Les gens qui nous trouvent sympas, c'est qu'ils ne vivent pas avec nous ! Non, bien sûr qu'on a des défauts, mais on les

garde pour nous. Ce que vous dites nous fait bien sûr plaisir, et c'est vrai qu'on l'entend souvent. Mais une fois de plus, tout ça, c'est parce que nous sommes issus de la scène jazz. C'est une école où tu apprend l'humilité.

M.I. : À l'âge de dix-sept ans, on a eu la chance de jouer avec Michel Hatzigeorgiou du groupe Aka Moon. Ce mec est considéré à juste titre comme l'un des meilleurs bassistes jazz du monde, mais il te prend sous son épaule, te tutoie, t'invite chez lui à bouffer et n'est pas gêné d'écouter aussi bien du Rachmaninov que Police. C'est un truc qu'on n'oubliera jamais. Nous avons aussi eu la chance à nos débuts de faire la première partie de Deep Purple. Quand on est arrivé dans la salle pour faire la balance sonore, le bassiste du groupe, Roger Glover, nous attendait sur la scène pour nous souhaiter bonne chance. Ce mec, il a vendu des millions d'albums, connu les tournées au Japon, les Rolls, les

groupies... Gamins, on avait des posters de Deep Purple dans notre chambre. Et il t'accueille sur sa scène comme si tu faisais partie de la famille. Alors, je ne vois pas pourquoi on devrait se la péter.



Puggy
Colors
Universal

.....
www.puggy.fr
.....



FùGù MANGO

Mango Chicks

Washi Washa / [PIAS]

Avant de connaître le bonheur chez FùGù MANGO en accouplant pop, afrobeat et mélodies ensoleillées, tous les membres de la formation bruxelloise ont vécu d'autres expériences : des mariages heureux, d'autres moins. À l'origine, le projet répond à un double désir d'émancipation. D'un côté, Anne Fidalgo entend se détacher des coups de flingues « bluesy » du groupe OK Cowboy ! Dans le même temps, les frères Jean-Yves et Vincent Lontie envisagent d'autres façons de secouer le cocotier de la pop moderne. On avait un stock de morceaux qui ne cadreraient pas avec notre univers chez les Bikinians, explique Jean-Yves en s'installant dans un sofa. On a donc imaginé une plateforme pour faire atterrir ces compos. Et puis, avec Anne, il s'est passé un truc : un feeling commun au niveau des idées et de l'énergie. Pour la bassiste, le plan prémédité par les deux frangins a tout bon : Vince et Jean voulaient créer une musique plus libre et dansante, sortir des carcans du rock, arrondir les angles, assouplir les mélodies. Ça tombait bien : c'était exactement l'état d'esprit dans lequel je me trouvais à ce moment-là. FùGù MANGO voit le jour en novembre 2013. Nous avons dégotté ce nom en matant un docu sur les cuisiniers japonais qui apprennent à découper le fugu, un poisson toxique et ultra dangereux. Si l'animal est mal nettoyé, le manger s'avère mortel. On aimait beaucoup le paradoxe, l'adversité entre délice et danger. La sonorité des mots dégagait aussi quelque chose d'exotique. Bientôt rejoint par le batteur Franck Baya (Mièle, V.O.), le trio profite du printemps 2014 pour semer ses premiers mor-

ceaux sur *JùJù*, un EP géolocalisé au confluent de l'Afrique et de l'Occident. *JùJù*, c'était un clin d'œil aux petites poupées vaudous, précise Anne Fidalgo. Dans certaines parties du monde, les gens l'appellent comme ça. Jean-Yves poursuit la réflexion : On apprécie ces références incantatoires, mystiques. Le concept de transe est d'ailleurs quelque chose qui nous fascine. Un truc que nous essayons de reproduire sur scène. Notre identité musicale s'est développée en concert. C'est là que nous sommes les plus à l'aise. Par contre, nous aspirons à faire évoluer notre univers sur disque. Les chansons de FùGù MANGO déambulent sur le bitume de Manhattan. Elles marchent sur les traces de Paul Simon et n'hésitent pas à traverser le pont de Brooklyn pour s'offrir quelques pas de danse sur les terres de Vampire Weekend. Entre basse, percus, synthés et guitares, la troupe transplante des racines africaines au cœur de la jungle urbaine. Notre processus créatif est instinctif. Il n'y a jamais de préliminaires théoriques. On met directement nos idées en pratique. Quand on commence à cerner l'esthétique d'un morceau, on accentue certains détails, on insuffle de l'âme, des références.

LE ROI, LA JOIE, LA LIBERTÉ

En mai 2015, dans le cadre d'une création pour Les Nuits Bota, FùGù MANGO s'associe à Binti, une chorale familiale composée de six sœurs. Notre ingé-son connaissait la maman – une Belge – et le papa – un Égyptien. Ils se sont rencontrés en jouant au basket-ball dans un camp sportif. Au coup de sifflet final, le couple a eu six filles. Arranger notre répertoire pour introduire toutes ces harmonies vocales, c'était flippant.

RENCONTRE POP

FùGù MANGO

FÙ DU ROI

Trio ouvert à toutes les combinaisons, FùGù MANGO n'est toutefois pas du genre à griller son intégrité dans le feu de l'action. Sûr de lui et de ses associations, le groupe poursuit son exploration du monde avec un sac d'excursion chargé d'envies métissées : pop anglo-saxonne dopée à la vitamine D, musique africaine court-circuitée au synthé, trances tribales et trips transatlantiques. Soit une voie royale pour danser jusqu'au bout de la nuit.

NICOLAS ALSTEEN

Pourtant, l'alliance se révèle séduisante et se poursuit sur les festivals d'été, avant de s'achever, en février 2016, avec un climax protocolaire : une performance au festival ProPulse devant le Roi Philippe. Il s'est bien marré. On a causé avec lui. Il parle. Les gens ont une image tronquée du Roi. Il n'a pas un rôle évident à tenir. Dès qu'il veut se poser, un mec vient lui taper sur l'épaule pour lui dire quoi faire. Il n'est jamais libre de ses mouvements. Parce qu'en matière de liberté, FùGù MANGO en connaît un rayon. Là, nous venons de signer un accord avec un label français. Mais nous gardons la main sur la partie créative. On finance tous les enregistrements. Il n'était pas question d'ouvrir la porte à un mec en costume qui t'explique comment simplifier la mélodie ou rendre ta chanson la plus abrutissante possible. Avec quatre nouveaux titres en poche et un EP mixé par Stéphane Briat (Phoenix, Air), le groupe s'élance désormais sur la longueur d'un album. Il sera plus orienté dance-floor. On cherche à mettre au point une formule hybride, un mélange de sonorités organiques et électroniques. Après plus de 150 dates à travers la Belgique et l'Europe, FùGù MANGO envisage l'avenir sous un nouveau jour. Notre principale ambition ? Améliorer notre qualité de vie sur la route. Passé un certain âge, les tournées en camionnette, ça peut te ruiner la santé et te flinguer une carrière. Là, nous voulons passer un cap, enregistrer un album qui va parler aux gens. On veut se donner les moyens, et au moins essayer, de remplir des salles à l'étranger. C'est tout le bonheur qu'on leur souhaite.

www.fugumango.bandcamp.com



© Danny Williams

RENCONTRE POP ROCK

Sharko

LA VIE CONTINUE

Pour David Bartholomé, la remise en route avec Sharko fut tout sauf une sinécure. *Si ça avait été simple, je serais revenu plus tôt*, résume-t-il à propos de *You Don't Have To Worry*, le petit dernier (en date) du groupe ! *Nous avons commencé à répéter en octobre 2012, avec l'idée d'aboutir à un album pour septembre 2013 ! Mais j'ai vite compris que ça n'allait pas* ! Précisons : pas comme prévu...

DIDIER STIERS

Pourquoi les choses ont-elles été si compliquées ?

David Bartholomé : Qu'était-ce ? L'inspiration ? L'absence d'envie ? Plus rien à dire ? J'avais fini de tourner tout seul, et là on n'arrivait à rien, les jams de répétitions étaient interminables et ne m'amusaient pas, je me suis fait peur, quoi ! Je ne trouvais pas la couleur, le ton... Fallait-il revenir avec quelque chose de brut ? Avec une réflexion plus dense ? Et dans ce cas prendre le temps de réfléchir ?

Sharko, c'est un groupe : ça n'aide pas, quand on se pose des questions comme celles-là ?

On n'a jamais vraiment travaillé comme ça. Teuk a sa personnalité. Il a compris que ça n'avancait pas, il était démuni mais optimiste. On a longtemps répété à Schaerbeek avec un batteur flamand, copain de Teuk. L'endroit était magnifique, c'était un chalet en bois au fond de son jardin, on pouvait faire beaucoup de bruit, mais rien n'en sortait. Pour moi, l'objectif, c'est d'avoir quatre bonnes idées par chanson. Alors quand on passe trois heures sur un riff, ce n'est pas possible !

Cet état des choses a duré combien de temps ?

J'ai fait des musiques de films, de courts-métrages, j'ai été bassiste dans un groupe français, tout en souhaitant toujours provoquer les choses. Faire de la musique pour un autre médium pouvait être productif. C'est comme au foot : on peut aller dans une direction avec le ballon sachant que ce n'est pas très fertile, mais on sait que ce faisant,

on va libérer des espaces, des conjugaisons mathématiques ésotériques... Je pense avoir fait aussi un travail d'humilité.

D'humilité ?

Je crois, oui... Je me suis posé des questions. Si je me positionnais dans la même stature qu'il y a huit ans, c'est sûr que ça n'allait pas avancer. Il fallait que j'accepte d'être humble. Quand on m'a demandé d'être bassiste pour ce groupe français, je me suis posé la question de l'humilité : j'étais en fond de scène, caché par d'autres protagonistes, ça allait perturber mon ego, et j'espérais que ça allait perturber mon orgueil. Ou pas.

Dans une vieille interview donnée par le groupe, j'ai lu ceci : 'J'ai toujours pensé qu'il fallait cinq albums avant de commencer à se répéter. Si je compte bien, avec You Don't Have To Worry, on en est au cinquième...'

Je ne sais plus quand j'ai dit ça, mais j'avais plutôt tendance à me dire qu'un groupe, en trois albums, il a travaillé son spectre. Il y a plein d'exemples. Oasis, les trois premiers d'Elvis Costello, les trois premiers de Police, les trois albums de Kaiser Chiefs, ou les trois premiers de Blur... Après, je pense que ça gagne en maturité, mais le nerf de la guerre se situe avant.

Quel est le morceau de ce nouvel album qui a vu le jour en premier ?

When I Was Your Age. Et encore, il a fallu des mois pour asseoir le titre. Il existe une « dark version » mais aussi d'autres. Est-ce qu'il fallait le faire sombre ? Joyeux ?

C'est marrant, ça... Quand on commence à travailler sur un morceau, on a quand même une petite idée de la couleur qu'on veut lui donner, non ?

Oui... Mais c'est né dans le travail d'humilité. Je me suis dit que je n'avais sans doute pas assez travaillé certains morceaux, et qu'on a eu de la chance de tomber sur des morceaux qui fonctionnent un peu pour le public, en radio, et qui nous permettent d'aller plus loin.

Sur les albums précédents ?

Oui. À côté de ça, il y a des morceaux qui n'ont jamais trouvé un public, ou une adhésion, mais dont j'étais persuadé qu'ils valaient autre chose. Et donc, que je ne les avais pas assez travaillés. Que je n'avais pas assez développé l'attitude, ou la profondeur. Je voyais des choses très intéressantes dans les textes, mais quand on découvre le nombre d'écoutes en streaming... Alors que d'autres, par magie peut-être, sont beaucoup plus écoutés. Donc cette fois-ci, je voulais travailler plus, ne pas avoir le poids du regret.

Y avait-il une hantise du single, pendant tout ce travail ?

Non. On rencontre tellement d'adversité que c'est la dernière des interrogations. La principale, c'est plutôt d'avoir un peu de substance pour revenir. S'il n'y a pas de substance, on ne pense même pas à la bouteille, à l'étiquette de la bouteille et à la pub qui ira avec l'étiquette de la bouteille. *You Don't Have To Worry* qui est le premier extrait de ce disque a par contre

connu beaucoup de versions aussi. Je n'étais pas sûr qu'on en arrive un jour à avoir une «sonorité single», mais il était évident que le thème du refrain était catchy, comme on dit. Ce qui ne fait pas un single pour autant. Et il y a des trucs qui m'ont accroché par ailleurs, et qui ne sont pas des singles.

Un titre comme celui-là, par les temps qui courent, c'est presque de l'ironie...

Alors ça peut l'être, mais ça ne l'est fondamentalement pas. Quand on fait un travail d'écriture, il y a des conscientisations qui sont plus longues à venir que d'autres. Là, sincèrement, j'étais dans le premier degré. C'était aussi un mantra : quand on a des angoisses et qu'on se dit que ça va aller. Ensuite, ça a pris une autre résonance, quand on prolonge un peu la perspective et qu'on a des réflexions post-janvier. Moins post-novembre, parce que la chanson était déjà écrite. Une réflexion un peu plus universelle, en toute modestie, en toute humilité, encore une fois. Se dire que la vie continue. Ou alors, que c'était un travail pour regagner l'insouciance, ou vivre avec la... «souciance». Et donc dans ce cas-là, penser qu'il ne faut pas s'inquiéter. «Ça va d'aller», comme on dit!

À peu de choses près, le premier album de Sharko a quinze ans, maintenant.

Dix-sept!

Dix-sept... Ce petit coup d'œil dans le rétroviseur a-t-il de quoi générer des angoisses ? Ou des questionnements ? Des incertitudes ?

Elles sont multiples. D'une part : si je n'ai plus de jus, est-ce que ça signifie que je n'en aurai plus ? Se pose aussi la question, dans mon secteur en tout cas, de vieillir et de la manière dont c'est perçu. D'où la chanson *Justin Bieber*. C'est un vieux mec qui fait du rock, qui a de la bouteille, qui s'interroge : comment ne pas regarder Justin Bieber comme un spécimen ? Et puis vieillir en général, avoir encore des choses à dire, avoir encore des opinions... Pour en avoir reparlé il n'y a pas longtemps, à propos de Julien Lepers et de tout ce qui se passe à la télévision française, comment ne pas y songer aussi ?



Sharko
You Don't Have To Worry
Bandy Bandy

<https://twitter.com/DavidBartho>



RENCONTRE METAL

Thorax

FORTE POITRINE

En étudiant attentivement l'anatomie de Thorax, on décèle trois noms déjà aperçus dans d'autres formations. Réunis autour de David Davister, le batteur du groupe Thibet, les guitaristes Bartolomeo La Punzina (*High Sleep With Sloan*, *Driving Dead Girls*) et Sébastien Decupère (*Les Panties*) s'improvisent un monde parallèle sur des lignes de basse. À force de traîner dans les mêmes concerts, de partager des scènes et des amis communs, on s'est trouvé des affinités, explique Barto La Punzina sous ses faux airs de Kurt Cobain. Pendant deux ans, nous avons joué pour le plaisir de partager du temps ensemble. Nous n'avions pas vraiment d'ambition. D'ailleurs, notre projet n'avait même pas de nom... C'est en répondant à une petite annonce lancée par l'association Court-Circuit que le trio se voit dans l'obligation de fournir une pièce d'identité. On a choisi de s'appeler Thorax dans l'urgence, détaille-t-il. On s'est inscrit à leur festival Loud sans trop y croire. Finalement, nous avons été retenus. À partir de là, nous avons commencé à nous organiser, à mettre de l'ordre dans notre répertoire, à peaufiner certains morceaux. Cette sélection nous a aussi amené à créer une page Facebook. Thorax est donc né à l'arrache. Mais il n'aurait sans doute jamais vu le jour autrement. C'est comme ça que la formation sort de sa tanière en novembre 2015 pour délivrer un premier

échappatoire bruitiste pour trois musiciens en manque de sensations fortes, Thorax s'est construit un impressionnant mur du son : une trame instrumentale foudroyée par deux basses électriques et une batterie métronomique. Déluge de distorsion, torrent psychédélique à haute valeur ajoutée (stoner, sludge, krautrock), le premier EP du trio s'éveille dans un monde blessé. Une larme à l'œil et un poing levé, le groupe rassemble ses morceaux sous un titre symbolique : 223. Trois chiffres pour une date à ne jamais oublier. Thorax a Bruxelles au corps et la rage au ventre. Premiers symptômes d'une musique intense.

NICOLAS ALSTEEN

concert au Magasin 4, antre du courant alternatif bruxellois. Ce qui est bien dans cette histoire, c'est que nous n'avons jamais voulu former un groupe. Notre émergence découle d'un concours de circonstance. En un sens, on se situe déjà bien au-delà de nos espérances.

Lourde, puissante, magnétique et hypnotisante, la musique de Thorax s'avance avec le torse bombé et le coffre chargé de substances psychés : stoner, doom, sludge, krautrock et autres matières répétitives tourbillonnent ici dans un impressionnant typhon instrumental. En trois morceaux, le EP 223 offre une vue panoramique sur l'esthétique d'un groupe stimulé par des décharges électriques en tout genre. Chez Thorax, nous sommes des fans inconditionnels de Hawkwind. On se retrouve aussi derrière les musiques répétitives et industrielles. Une formation comme NEU!, par exemple, nous paraît essentielle. Et puis, nous sommes marqués à vie par la figure de Steve Albini. Tout ce qu'il a sorti avec Shellac, ça reste un pur bonheur. Entre kraut, space, noise et hardcore, le rock de Thorax ne connaît pas de frontière. Quand on nous demande de décrire notre style, il nous arrive d'expliquer que nous sommes un groupe de post-(kraut)rock. Ça ne veut rien dire. Mais c'est ce qui se rapproche le plus de ces longues montées psychédéliques qui progressent en boucle. Mais sans jamais tourner en rond.

RENCONTRE RAP

JeanJass et Caballero

PAIRE D'AS

Quand deux fines lames du hip hop noir-jaune-rouge unissent leurs forces le temps d'un disque, cela donne *Double Hélice*. Première plaque servie par le duo JeanJass/Caballero, qui promet un été très chaud.

NICOLAS CAPART



**JeanJass
& Caballero**
Double Hélice
Back in the Dayz

A gauche, Caballero, de son vrai nom. À droite, JeanJass, compression de ses deux prénoms (Jassim et Jean). Le premier a 27 ans, est né du côté de Barcelone, est arrivé tout petit au plat pays et a toujours vécu à Bruxelles, mais est de nationalité espagnole. Le second est, comme son complice, né en 1988, d'une mère belge et d'un père marocain. Et s'il a vu le jour dans un hôpital de la capitale, Jass a grandi à Charleroi. Ces deux-là se connaissent depuis un bail, et tentent de se faire une place au soleil du rap (belge) depuis quelques années déjà.

C'est en tant que membre du groupe Les Corbeaux que « Caba » scande ses premières rimes. Après *Laisse-moi faire*, EP introducteur et gratuit sur le web, il en publiera la suite, *Laisse-nous faire*, une mixtape plus collégiale. Dans l'intervalle, le Bruxellois prend part au projet *Le Singe fume sa cigarette*, aux côtés du MC parisien Lompepal et de Hologram Lo', DJ du groupe 1995 – une belle fenêtre d'exposition pour ma musique. Enfin, fin 2014, sortait le premier véritable LP du gaillard, *Le Pont de la Reine*.

JeanJass pratique le rap depuis une dizaine d'années, et s'est fait remarquer à la barre du collectif Exodarap. Avec lui, il sortira

trois LPs : un premier relativement confidentiel, puis *L'Exode* et *Exodarap* tous deux disponibles sur la toile. Le grand emcee carolo aiguise aussi ses armes de beatmaker, sort un excellent 1^{er} EP en solo (*Goldman*) en novembre 2014, et collabore avec Le Seize – un autre beatmaker et rappeur bruxellois – sur *Jean XVI*, en juin 2015.

Aujourd'hui, les deux emcees ont décidé de croiser le vers le temps d'une plaque en tandem. *On bossait ensemble depuis un moment... lance Caballero. Jean a bossé avec le Seize sur son EP, et ils ont produit mes instrus du Pont de la Reine. On a monté un studio ensemble : le BlackaRed (...). C'est mon pote Aaron qui en est le fondateur officiel. Il vit désormais en Australie et a passé le flambeau à un autre ami, Carlos. Au début, c'était rudimentaire, mais petit à petit c'est devenu plus sérieux et de mieux en mieux équipé. Depuis, d'autres membres de la « famille » sont passés par là... C'est devenu notre QG pour la création.*

Un terrain de jeu idéal pour Jass. *C'est un beau vaisseau dont Le Seize et moi sommes pilotes, nous dit-il fièrement. Pour Double Hélice, lui et moi n'avons signé que quelques prods. Pour le reste, nous avons fait appel à des jeunes, belges et français, nouveaux ou avec un peu de bouteille... S'ils sont nombreux au casting, je pense que ce disque a une couleur. Au*

micro par contre, il n'y a que Caba et moi, on a fait les égoïstes sur ce coup-là.

Ce disque, parlons-en. Les deux premiers morceaux « clipés », *Yessaï* et *Repeat* sont d'une redoutable efficacité, conjugaison du flow tendu de Caballero et du phrasé en dilettante de Jass, subtil mélange de bonnes vibes à l'ancienne et de modernité. Et des textes plutôt hédonistes... *Je ne suis pas un exemple, je ne me prends pour personne, et j'en ai marre d'entendre des rappeurs me faire la morale... Nous ne sommes pas donneurs de leçons. L'idée de ce projet, c'était de divertir. Le ton se veut léger, même si on s'est frotté à des thématiques plus profondes dans le passé. Cette fois, on voulait que les gens se changent les idées, viennent nous voir en concert pour danser... Les faire rire aussi si possible.*

Double Hélice, qui est sorti fin avril, pourrait en tout cas être une jolie surprise et séduire jusqu'à l'Hexagone. D'autant qu'il se passe un truc au niveau du rap belge en ce moment, non ?

J'ai entendu des Parisiens dire de Bruxelles que c'était le nouveau Toronto... On y essaie de nouvelles choses, c'est une sorte d'avant-garde. Il y a, je crois, une touche belge dans le rap, l'écriture et même la production. Après, on bosse chaque jour depuis des années pour ça. Mais on sent un certain engouement en effet. Peut-être même que c'est le Belge, en général, qui a la cote en ce moment.

RENCONTRE ARTS URBAINS

'Tram 25

LA LIGNE DE VIE

C'est l'histoire d'une « campagnarde » qui découvre la ville... Elle s'appelle Gioia Kayaga, prix Paroles Urbaines l'an dernier. La ville ? Bruxelles, non peut-être, vue depuis les transports en commun. Une perspective particulière, donc. Déclinée en slam, en musique et en photos, le temps d'un spectacle complet au titre évocateur : Tram 25.

DIDIER STIERS



DR

C'est l'histoire d'une fille qui devient femme, précise encore Gioia, des silences qui deviennent slam, d'une révolte qui devient actes, d'une rage qui devient passion...

Tram 25, c'est aussi une histoire de rencontres... Avec Pitcho Womba Konga notamment, chargé de la direction artistique du projet. Il insiste : direction artistique plutôt que mise en scène. Je conceptualise, et j'essaie de trouver des éléments extérieurs qui peuvent s'y intégrer. Comment travailler la scénographie, comment coacher l'artiste sur scène, trouver des pistes pour raconter l'histoire. J'ai déjà eu deux ou trois occasions d'expérimenter cela, notamment avec Karim Kalonji, un danseur gantois. Ça faisait un moment que j'avais envie de suivre un vrai projet à 100%. D'habitude, quand on fait du coaching, ça dure trois jours, et c'est un peu court pour installer quelque chose...

La musique est signée Fabrice Devienne. Les photos sont de Pierre et de Karim, du collectif Krasnyi. Des gens que Pitcho qualifie d'engagés, justes, vrais et sincères. Nous n'avons pas envie de présenter un spectacle avec des paillettes, du bling bling, juste pour briller. L'idée est vraiment de toucher les gens dans ce qu'ils ont de plus humain. Pour moi, Gioia fait partie de ceux qui représentent le Bruxelles

d'aujourd'hui et le Bruxelles de demain. Ce Bruxelles mélangé, de gens venus d'un peu partout, qui ont connu la mixité mais qui en même temps ne se voient pas forcément comme.

Autre satisfaction pour notre directeur artistique : Tram 25 est une initiative féminine. Je trouve intéressant qu'à un moment donné, la parole soit donnée à une fille, une femme, surtout dans le milieu urbain. Qu'il y ait une femme qui propose, qui prenne la parole, qui la serve, la revendique, l'assume entièrement. Ça permet de casser un peu ce qu'on a l'habitude de voir et de penser en matière de culture urbaine, de culture hip hop.

Le tram 25 ? Une ligne des transports en commun bruxellois qui passe par Schaerbeek. Ce « District 1030 » où le rappeur qui s'est depuis ouvert à bien d'autres moments d'apprentissage (scène, cinéma, ...), a fait ses premières armes. Quand on me dit « tram25 », ça me rappelle le 90, le tram qui passait du Schaerbeek « clean » au Schaerbeek « sale ». Dans Comme une pièce de monnaie, nous (Onde de Choc, à l'époque - ndlr), nous disions de la commune de Schaerbeek qu'elle avait un côté pile et un côté face. C'est un peu ce qui se passe aujourd'hui avec Molenbeek : ceux qui pensent qu'il n'y a que du négatif se trompent, et ceux qui pensent qu'il n'y a que du bon se trompent aussi.

Qui dit ligne de tram dit évidemment parcours... Il part d'Ixelles, de l'université – donc l'éducation, la connaissance – pour passer par les quartiers bourgeois, Montgomery, et arriver ensuite dans les quartiers de Schaerbeek, des quartiers d'immigration, de multi-culturalité. Ce tram voyage de la même manière que le métro à New York : entre Harlem et Manhattan, le public change au fur et à mesure. Et pourtant, c'est toujours le même tram. Quelque part, c'est à l'image de la vie : on avance d'un endroit à un autre, on rencontre des gens avec qui on fait un bout de chemin, certains descendent, d'autres montent... Et c'est ce mélange de rencontres qui fait que la vie, le voyage en tout cas, est intéressant.

Tram 25 : premières les 13 et 14 mai à l'Espace Magh

RENCONTRE CONTEMPORAIN

Benoît Mernier

LA POSSIBILITÉ D'UN DIALOGUE

Organiste, interprète et pédagogue, soliste en Belgique et à l'étranger, compositeur de musique de chambre, orchestrale, vocale et d'opéra, Benoît Mernier s'attaque pour la première fois à la forme mythique du concerto pour violon : un défi technique qui, avant même la commande de l'Orchestre National de Belgique, le titillait depuis quelque temps. Comment *forger une forme* qui ne soit pas le produit d'une structure abstraite préétablie et qui, tout en respectant les codes du genre, les habite, leur redonne sens et souffle, au plus près d'un cheminement personnel de compositeur ? *La grâce exilée* confronte avec intelligence et délicatesse le style, *fidélité à sa propre langue musicale*, au désir de se renouveler sans se trahir.

ISABELLE FRANÇAIX



© Isabelle Françaix

Mais qu'est-ce donc que le style, hormis ce « je ne sais quoi » que le public reconnaît, réclame ou repousse selon ses affinités ?

C'est difficilement définissable. On peut parler d'une syntaxe, d'influences et de contre-influences... Je ne peux pas identifier mon propre style ni affirmer que j'en ai un. En revanche, je sais ce que mon écriture cherche : j'aime saisir l'évidence par la sensation physique d'un flux. Un moment peut être suspendu et non pulsé pourvu qu'une direction le traverse : il ne peut alors se figer. De même, imaginons que j'utilise un accord tonal ou que je fasse référence à un passage déjà entendu dans l'œuvre, je les modifierai d'une légère touche de couleur qui créera l'ambiguïté et le mouvement. La clarté et la transparence me sont chères sans que je souhaite exposer un objet avec crudité ni brutalité. J'aime élaguer ce qui est trouble et confus, affiner mon discours jusqu'à saisir la vibration autour des choses plus que leur réalité concrète. Il y aurait l'intensité de la présence, l'éclat de ce qu'elle figure et le voile qui en nimbe le geste.

Un peu comme la photographie de Caroline Chariot-Dayez qui illustre *La grâce exilée* : un drap froissé, presque translucide ?

Le Concerto pour violon étant une commande de l'ONB dans le cadre de la commémoration de la première guerre mondiale, je ne voulais pas en surligner les cicatrices par une image de désolation. *La grâce exilée*, son deuxième mouvement, est un poème d'Apollinaire. Je me suis documenté sans faire un réel travail historique. Mais j'ai surtout réfléchi à ce que la Grande Guerre imprimait en moi : un souvenir que ma grand-mère a vécu et dont je retrouve les traces dans les albums de famille, une émotion qui nous touche à travers nos proches, bien plus qu'un fait historique. Nous vivons au XXI^e siècle une forme de guerre très différente qui, comme à l'époque, est un non-sens total. J'ai été très marqué par deux textes de Laurent Gaudé : *Cris* est un roman choral qui met en scène des soldats sur le front ou en permission. Sa nouvelle fantastique, *Je finirai à terre*, fait surgir un golem de la terre dévastée par la guerre. La puissance de sa narration m'a inspiré. Le premier mouvement de mon *Concerto pour violon*, *Entends la terre véhémente*, sans être programmatique ni tout à fait narratif, est plus figuratif qu'abstrait. Je voulais un second mouvement qui en soit le contrepoint et la sublimation en évoquant la nostalgie d'un temps heureux. Comment va-t-on au-delà d'une grande douleur ? Des artistes comme Stefan Zweig se sont mobilisés

pour défendre le pacifisme ; Apollinaire a écrit des lettres d'amour à Lou... L'obscurité et la lumière instaurent la dialectique de cette pièce : le violon, aérien et solaire, affronte l'orchestre dense, rugueux, engloutissant.

Entre virtuosité et expressivité, votre soliste, Lorenzo Gatto, a-t-il influencé votre écriture ?

Nous nous sommes vus trois fois sur la durée de la composition, mais... quelle stimulation ! Ensemble, nous avons essayé de pousser la technique le plus loin possible en respectant l'efficacité naturelle du jeu violonistique : libérer les doigtés et les jeux d'archet, exacerber l'exigence virtuose à partir de l'imaginaire instrumental et de ses possibles. Lorenzo désirait incarner un discours qui fasse sens d'emblée : un univers sonore qui ne soit ni une histoire ni un poème symphonique. Je cherchais le souffle et la rhapsodie. J'ai écrit comme je le fais toujours, une mesure après l'autre en suivant mon écoute intérieure. Sans avoir d'idée prédéfinie mais en cherchant l'équilibre.

Quelle place *La grâce exilée* occupe-t-elle dans votre parcours de compositeur ?

Il est trop tôt pour le dire. J'écris régulièrement mais lentement. Peut-être cherchais-je déjà la même chose dans mon *Concerto pour piano* (troisième pièce de l'album, avec David

Lively et l'Orchestre National de Montpellier – ndlr). Je venais de terminer *Frühlings erwachen*, mon premier opéra, et ne pouvais plus m'appuyer sur une structure narrative linéaire. Il me fallait trouver l'expressivité ailleurs et différemment. La radicalité peut avoir un effet bénéfique. Juste après *La dispute*, mon deuxième opéra, j'ai pris le parti de trouver une narration à partir de la forme, en choisissant d'écrire un *Quatuor à cordes en neuf mouvements*, dont certains étaient très courts. Je les ai travaillés par échos et réminiscences, hors de toute volonté illustrative. Cette pièce ni sèche ni abstraite trouve en elle-même sa propre expressivité. *Viviva!*, dirigé par Paul Daniel, est une ouverture orchestrale qui lie dans *La grâce exilée* le *Concerto pour violon* au *Concerto pour piano*. Dédiée au cinquantième anniversaire de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, je la voulais vive et intemporelle, courte et intense.

Il semble qu'entre la structure et l'expressivité, s'aventure sans cesse dans votre travail la possibilité d'un dialogue, malgré les obstacles et les appréhensions qu'un certain formalisme musical, né des dictats de la musique contemporaine, soulève encore aujourd'hui.

L'opéra a sans doute été pour moi un bel alibi ou un prétexte bienvenu. Quel était le rapport entre abstraction formelle et réalité sonore? Je ne pouvais pas imaginer qu'une seule note n'ait pas un sens musical dramaturgique. Cela m'a aidé à vaincre certains scrupules qui peuvent nous cantonner dans des habitudes stylistiques, pour explorer des zones moins formalistes. Il y a dix ans, par exemple, je n'aurais pas imaginé écrire un tango comme dans *La dispute!* Je n'ai pas envie de m'ennuyer ni d'écrire deux fois la même pièce. La pratique de l'orgue à elle seule m'en affranchirait d'ailleurs. Elle me relie à la composition. Autrefois, je passais de l'une à l'autre, de tuyaux en alambics, comme entre deux vases communicants. Aujourd'hui, j'ai l'impression que mon laboratoire est plus simple et naturel, réuni dans un seul et même récipient. Le dialogue s'est intériorisé.



Benoît Mernier
La grâce exilée - Concertos
Lorenzo Gatto, David Lively
Cyprès



RENCONTRE CLASSIQUE

Julien Beurms

L'HUMANISTE

Que faut-il à 27 ans pour émerger dans le paysage culturel?
Julien Beurms: Je ne crois pas qu'il faille être issu d'un ancrage particulier ou sortir d'un même moule pour réussir. Si le seul but dans une vie est d'être le meilleur, ce qui est déjà subjectif, on risque plus d'être déçu qu'autre chose. L'idée est de rester humble, de proposer des projets et des idées qui sortent un peu du lot et rester fidèle aux valeurs qu'on essaye de véhiculer.

Quelle est la genèse de ce premier disque?

Il y a quelques années, j'ai fait la connaissance du producteur Luc Baiwir et assez rapidement, l'entente fut telle qu'il m'a proposé de faire un disque en me laissant carte blanche. Face à l'immensité du répertoire pour piano solo, j'ai longuement réfléchi à la question du programme. J'avais envie de prendre des pièces auxquelles je suis particulièrement attaché. Ce n'était pas ici l'idée de faire des recherches musicologiques à tout prix, même si j'y suis très sensible, mais davantage une formule « coups de cœur » qui ont marqué mon parcours musical : je joue l'*Impromptu n°2 Op. 90* de Schubert depuis que j'ai 11 ans ; la *Sonate* de Haydn est la première sonate que j'ai travaillée de ce compositeur, tandis que la dernière *Sonate* de Schubert renvoie à mon examen final à Boston. Un disque en somme très personnel mais qui permet aussi à l'auditeur de voyager puisque l'on passe d'un axe germanique du vieux continent avec Haydn et Schubert à l'Amérique du Sud avec Ginastera et Villa-Lobos.

À seulement 27 ans, le pianiste Julien Beurms enregistre son premier disque solo. Après l'obtention de trois masters obtenus au Conservatoire royal de Bruxelles, il part un an à Boston pour parfaire son éducation musicale. Deux ans après son retour en Belgique, il fonde avec succès un festival de musique de chambre à Molenbeek. Focus sur un artiste humble, sans avidité pour la célébrité et emprunt d'une grande sensibilité.

AYRTON DESIMPELAERE

Comment s'est déroulée la transition entre l'enregistrement et la sortie ?

Je n'ai pas fait mon premier disque solo dans l'idée de tirer la couverture à moi. J'ai vraiment vu ce premier disque comme le reflet d'un moment précis dans ma vie, la concrétisation d'une formation, d'une transition entre mes études et le monde professionnel. Quant à la critique, on plaira toujours à certains et à d'autres moins. Si on sort un disque dans l'idée de plaire, c'est peut-être aussi une démarche qui ne fonctionne pas. On est beaucoup plus serein lorsque l'on accepte la critique, permettant ainsi de se concentrer sur l'essentiel. Je pense qu'il faut essayer de faire son bout de chemin le mieux possible, le plus honnêtement, en étant fidèle à ses valeurs et principes.

Quelques mots sur le festival de musique de chambre ?

Lors de mes études à Boston, j'avais des cours autour de la création de projets. Ce n'est qu'à mon retour en Belgique que j'ai souhaité créer un festival. Les conditions étaient claires : un festival convivial qui réunirait amis et personnes possédant un lien très fort entre elles et qui voulaient jouer ensemble. Sur scène, cette convivialité s'est ressentie par l'accueil chaleureux du public qui a senti cette ferveur et cette énergie. La commune de Molenbeek et le château de Karreveld m'ont accueilli à bras ouverts. Le festival évolue chaque année, tant dans le répertoire que dans le choix des artistes, mais toujours selon cet esprit de partage et de convivialité.

www.julienbeurms.com



© Anton Corne

TRAJECTOIRE

André Brasseur

UN APPÉTIT D'ORGUE

Pour l'orgue Hammond, André Brasseur a dépensé sans compter. Monstre sacré d'un instrument à la réputation fragile, l'homme a inventé un son jazz-funk et consolidé les soubassements de l'électro. À 76 ans, l'artiste retrouve une seconde jeunesse.

Son secret ? Une double compilation bourrée de tubes en or et de trésors cachés. Pour évoquer l'objet, il nous ouvre la porte de sa maison. Entre tasses de café et sucreries, retour sur une vie de fou.

NICOLAS ALSTEEN

Du côté de Wépion, l'air ne fait pas la chanson. Par contre, l'orgue Hammond écrit l'histoire de la musique à travers quelques orchestrations électromécaniques. Sur les hauteurs de la commune, la villa d'André Brasseur héberge l'instrument vedette et le récit d'une vie bien remplie. Né à Ham-sur-Sambre à l'hiver 1939, l'homme qui nous sourit derrière son épaisse moustache est un personnage haut en couleur. Normal : son père était entrepreneur en peintures et sa mère tenait une boutique de pinceaux, laques et autres vernis. *Le frère de papa avait une fille qui jouait du piano, raconte-t-il. Quand personne ne regardait, j'al-*

lais poser mes doigts sur le clavier. J'adorais ça. Finalement, mes parents m'ont conduit à Tamines, au Conservatoire Lucien Robert. Médaille du gouvernement, André Brasseur a 16 ans lorsqu'il achève son apprentissage du piano. Diplômés d'humanités et du Conservatoire de Bruxelles en poche, il collabore avec le batteur Bruno Castellucci et le bassiste Luc Streels pour signer un premier 45 tours, dès 1961. C'est un disquaire namurois qui a financé cet enregistrement. Un fiasco! Le morceau s'intitulait Exciting Blues: un titre interdit sur toutes les radios à cause de la censure... Autre époque, autres réalités. Dans l'espoir d'amorcer sa carrière, le jeune musicien décampe à Paris. Pour signer un contrat discographique, il fallait nécessairement briller sous la Tour Eiffel. À peine arrivé dans le 6^e arrondissement, l'artiste gare sa voiture à proximité de la fontaine Saint-Michel. Histoire d'acheter des clopes. Quelques minutes plus tard, je retrouve ma bagnole fracturée. Quelqu'un avait piqué ma valise et mes instruments. Un Indonésien qui passe par-là tente de reconforter l'infortuné. Il m'a invité à boire un coup et à dormir chez ses parents. Ils habitaient au château de Vincennes! Un truc de fou. J'ai logé là-bas pendant deux mois. J'ai dégoté un job d'accompagnateur au piano pour profs de chant. Surtout, j'allais frapper à la porte de toutes les maisons de disques. À chaque fois, le même discours: On trouvera toujours meilleur que toi. Compose ta propre musique. C'était un échec. Je lui assumé. Je suis rentré pour faire mon service militaire. Plus doué avec les notes qu'avec les flingues, le soldat Brasseur est alors parachuté à la tête de l'Orchestre de Jazz de l'Armée. Cet été-là, nous étions programmés au festival de Comblain-la-Tour, à l'initiative de Joe Napoli. Survivant de la bataille des Ardennes, cet ancien G.I. - devenu le manager de quelques célébrités - s'offre un pèlerinage annuel à Comblain avec, dans ses valises, le gratin du jazz américain (de John Coltrane à Ray Charles en passant par Nina Simone et Chet Baker). Le souci, c'est qu'à l'armée, on n'avait pas d'instrument. Quand on m'a demandé de louer un piano pour le festival, j'ai choisi un orgue électrique parce que ça coûtait moins cher. L'uniforme au placard, André Brasseur rêve de se procurer un orgue Hammond. Sauf qu'à l'époque, il fallait compter 300.000 francs (7.500 euros - ndlr) pour en acheter un. Aucune banque n'a accepté de me prêter cet argent... L'artiste est dans l'impasse et sa carrière piétine. Mon ex-femme travaillait dans une boîte de pub. Elle s'occupait des réclames pour La vache qui rit. Un jour, sa petite assistante débarque au bureau avec un vison sur le dos. Je la croise dans l'escalier et elle me lance: « Je vais annoncer au patron que je me casse. Je suis riche! D'ailleurs, demain, tu auras ton orgue. Ma mère est décédée: elle possédait

douze maisons et deux sociétés de transport ». Au printemps 1963, André Brasseur devient l'heureux propriétaire d'un orgue Hammond. Un beau bébé de 200 kilos. Grand bonheur et petits tracassés: il faut trouver un moyen de le transporter et un lieu sûr pour l'entreposer. Je me suis dégoté une bâtisse. Ce n'était pas très sexy, mais ça m'a bien dépanné. Dans le même temps, un endroit l'accueille à la rue des Éperonniers, près de la Grand-Place de Bruxelles, où le fameux Léopold Lenders vient de lancer le Pol's Jazz Club, passage obligé des pointures du jazz (de Count Basie à Dexter Gordon). J'y étais résident. Je jouais cinq fois par semaine pour un repas le soir. Ça ne payait pas. Mais au moins, mon orgue était à l'abri et les gens venaient m'écouter. Quelques semaines plus tard, André Brasseur déménage à La Récréation, tanière des fêtards et point de chute attitré des stars de l'Ancienne Belgique. C'est là que j'ai rencontré Claude François. Il venait me voir après ses concerts et il m'a proposé un contrat. Que j'ai refusé sur les conseils de son propre bassiste... Apparemment, c'était un dictateur, maniaque et lunatique. Un soir, le patron de la firme Palette Records lui présente un artiste américain, Roy Orbison. Il m'a demandé si je pouvais lui prêter mon orgue Hammond. J'ai accepté. En retour, on m'a invité pour quelques sessions d'enregistrement au Studio Madeleine.

En 1964, l'organiste se produit avec un orchestre à l'hôtel Métropole. J'enregistrais des trucs, mais ça ne plaisait pas à ma maison de disques. Après un énième refus de compo, je me suis mis à taper n'importe comment sur mon clavier: une mélodie simple, évidente. Je me suis dit que je pouvais peut-être la proposer à mon label. Les propriétaires de Palette Records écoutent et donnent le feu vert à André Brasseur. Celui-ci transforme l'essai avec un morceau intitulé *Early Bird*. Le tube va s'écouler à huit millions d'exemplaires... Le truc le plus dingue, c'est qu'on s'est planté pendant les sessions: le technicien a enregistré le single en 33 tours au lieu de le mettre en 45. On a chipoté, mis le morceau deux octaves plus haut et obtenu un hit! Aujourd'hui, je suis incapable de le reproduire à l'identique. *Early Bird* tombe du nid au bon moment. En 1965, les gens commençaient à se lasser des guitares. *Shadows*, *Spotnicks*: tous ces trucs de surf rock avaient fait leur temps. Moi, j'ai simplement amené un son différent. Avalanche de notes psychédélicques, un peu kitsch et totalement rafraîchissantes, la trouvaille entrouvre les portes des musiques électroniques et présage de beaux futurs. Surtout, elle fait la fortune d'André Brasseur. En décembre 1967, il s'adapte le Pow-Pow, une discothèque à Marche-en-Famenne. C'était une des premières boîtes de nuit avec une piste géante, des DJs, des écrans vidéos.

Le succès est total. Deux ans plus tard, il remet le couvert dans le Hainaut où il ouvre La Lokomotiv'. Nouveau triomphe. Plastic Bertrand y joue son premier concert, les gens dansent, la bière coule à flot et les affaires fleurissent. Cinquante personnes travaillaient dans chaque établissement. Et puis, en 1982, en arrivant à La Loko, je me suis mis à trembler. Il y avait un boucan infernal. Ça me semblait intenable. J'ai claqué la porte et je suis tombé en dépression. J'ai vécu comme un légume pendant deux ans. Pour ne rien arranger, le début des années 1980 marque également, la fin de son contrat avec RCA. En sortant de ma léthargie, j'ai revendu les discothèques et me suis remis sérieusement à la musique, en autoproduction.

Les années passent, André Brasseur reprend du poil de la bête et ne manque pas une occasion de se produire sur scène. J'ai continué à jouer quatre fois par semaine: les soirs et le dimanche midi.

Fin 2014, le label flamand Sdban se penche sur l'épopée funky du plat pays et enfle quelques perles sur une compilation indispensable: *Funky Chicken: Belgian Grooves From The 70's*. Au cours de ses recherches, Stefaan Vandenberghe, le boss de Sdban, a mis la main sur des passages oubliés de ma carrière. Par hasard, il a rencontré un mec qui a fait son service militaire avec moi: Justin Segers, un collectionneur qui possède toutes mes productions, de A à Z. En tombant là-dessus, les gens du label ont voulu ressortir tout ça sur une nouvelle compilation. *Lost Gems from the 70's* revient sur les tubes et met en lumière d'incroyables fonds de tiroir. C'est la bande originale de ma vie, assure André Brasseur. D'harmonies irrésistibles (*Funky*) en envolées cuivrées (*Periferic*), l'affaire délive des merveilles. Comme le solo de batterie intergalactique sur le titre *Wild Fury*. Le gars qui joue là-dessus, c'était un peintre du borinage. Plus moyen de revenir sur son nom. Je l'avais engagé pour une session au studio Pathé-Marconi, à Paris. Personne ne comprenait ce qu'il racontait. Mais quand il tenait des baguettes entre ses doigts, il se métamorphosait en champion. Une légende - parmi d'autres - pour célébrer, comme il se doit, la saga d'un as de l'orgue Hammond.



© Marie Król

ZOOM

La musique: valeur refuge!

Cela fait un an que l'on fut frappé par la plus grande vague d'immigration vers l'Europe. Émues par les faits, deux organisations ont voulu mettre au service leurs compétences pour aider ces milliers de réfugiés politiques qui ne cessent d'arriver. Le projet *Musique d'Exil* a vu le jour sur Musiq'3, alors que Muziekpublique a regroupé des musiciens professionnels immigrés pour enregistrer l'album *Refugees for Refugees*.

BENJAMIN TOLLET

Cela s'est imposé comme une évidence, répond Laetitia Huberti, directrice de Musiq'3, quand on lui demande d'où est venue l'idée de faire quelque chose avec les réfugiés. On a commencé à travailler sur l'édition 2016 du Festival Musiq'3 l'été dernier, en pleine crise humanitaire, en voyant tous ces réfugiés qui arrivaient en Europe... La thématique orient-occident du Festival de Wallonie est tombée au bon moment. Dans ce cadre, le Festival Musiq'3 a choisi de travailler autour du thème Connect avec comme but de construire un pont entre la musique orientale et occidentale.

Parmi les milliers de réfugiés, il y a aussi des musiciens. Le festival a voulu se mettre au service des musiciens professionnels réfugiés. On n'a pas les moyens de donner du soutien financier, mais on peut mettre à disposition notre expertise. On les a aidés à chercher des lieux de répétition, on a facilité la mise à disposition d'instruments, on a activé notre réseau pour qu'ils puissent s'intégrer dans le monde musical belge et à entrer en contact avec les institutions culturelles du lieu où ils vivent.

POUR ET PAR LES RÉFUGIÉS

De son côté, Muziekpublique a voulu capturer toute cette richesse musicale sur un album. Ça fait longtemps qu'on travaille avec des musiciens d'origine étrangère, c'est même notre raison d'être : montrer la richesse des musiques traditionnelles des quatre coins du monde, raconte Hélène Sechehaye, responsable du label Muziekpublique. On a commencé par faire une grosse recherche de musiciens traditionnels, en appelant les centres pour réfugiés, les centres d'alphabétisation, en parlant avec les réfugiés que l'on croisait dans la rue. Et on est passé au parc Maximilien (où les réfugiés s'étaient installés - ndlr) à plusieurs reprises. On a rencontré les musiciens, regardé les vidéos de ce qu'ils font... C'était un gros travail de prospection.

Puis Muziekpublique a mis en place un crowdfunding, une récolte de fonds via internet qui a donné la possibilité aux internautes de soutenir financièrement le projet. Outre l'album, Muziekpublique a mis en place plusieurs outils pour que les musiciens puissent être autonomes. L'album en soi est la carte de visite qu'ils pourront montrer aux programmeurs, mais il y a aussi une vidéo de chaque musicien et des photos de bonne qualité, raconte Hélène Sechehaye. Et il y a une belle dimension symbolique au projet : avec leur action, les musiciens réfugiés soutiennent d'autres réfugiés vu qu'une partie des bénéfices de la vente de l'album sera reversée à Globe Aroma et Synergie 14, deux associations bruxelloises qui travaillent avec des artistes réfugiés. D'où le titre, *Refugees for Refugees*.

Pendant la période des enregistrements, l'intérêt de la presse et des programmeurs était tellement grand que Muziekpublique a décidé que le projet continuerait sous forme de concerts. À la base on n'avait pas envie de surfer sur la vague des réfugiés et d'en faire notre fond de commerce, mais vu la réaction positive et la demande, on s'est dit qu'on devait continuer à encadrer les musiciens. Preuve du succès, huit concerts sont déjà prévus avant même la sortie de l'album, dont quelques belles dates : le festival Music Meeting à Nijmegen aux Pays-Bas, le festival Esperanzah! le Festival d'Art de Huy, les Rencontres Inattendues à Tournai et le Festival de Wallonie dans l'Abbaye Villers-la-Ville.

RETROUVAILLES

Musiq'3 s'est aussi lancé dans l'aventure discographique. Si son projet *Musique d'Exil* vise à aider un maximum de musiciens professionnels réfugiés, l'ensemble syrien Wajd a eu droit à un traitement préférentiel. C'est un groupe qu'on a connu via des amis et avec qui on a eu un contact direct et privilégié. On les a vus en concert à la Ferme du Biéreau. On était tellement émus qu'on a proposé de leur offrir un enregistrement d'album, se souvient la directrice de Musiq'3.

Le groupe Wajd, né en 2009 en Syrie, réunit cinq musiciens autour d'un répertoire de musique soufi d'Alep. En 2013, ils ont quitté leur pays déchiré par la guerre. Ils se sont retrouvés en Belgique en 2014 et ont décidé de redonner vie à leur ensemble. L'album a été enregistré à la Ferme du Biéreau (Ottignies), la post-production a été soigneusement réalisée par Musiq'3 et l'album est sorti fin avril via le label bruxellois Outhere Music. J'espère que leur participation au Festival Musiq'3 à Flagey ouvrira des portes, que le groupe se fera inviter par d'autres festivals, ajoute Laetitia Huberti, clairement enthousiasmée par le projet.

Le dernier volet de *Musique d'Exil* se fera avec les Jeunesses Musicales en amont du Festival Musiq'3. Normalement le projet Aux racines de nos cultures fait le tour des écoles pour sensibiliser les enfants à la musique classique. Vu que cette année le Festival de Wallonie a choisi la thématique orient-occident, il y aura aussi une sensibilisation à la musique orientale avec Tammam Alramadan, joueur de ney (flûte orientale - ndlr) de Wajd.

ESPOIR

Si le projet de Muziekpublique montre de fortes ressemblances dans la forme, il n'en est pas de même quant au contenu : *Refugees for Refugees* est devenu une compilation. On a enregistré une vingtaine de musiciens traditionnels, pas seulement des nouveaux réfugiés venus de Syrie et d'Irak, mais aussi des réfugiés qui sont ici depuis plus longtemps, du Tibet, d'Afghanistan et du Pakistan, raconte Hélène Sechehaye, en ajoutant que le projet compte aussi quatre musiciens belges, pour créer des rencontres et des synergies entre réfugiés et Belges, créer un réseau, faire en sorte que les musiciens se rencontrent et s'intègrent plus facilement dans le circuit belge.

Le joueur de oud Tristan Driessens est chargé de la coordination artistique et l'album a été enregistré par l'ingénieur du son belge-turc Emre Gültekin. Le processus de création musical était multiple : Certains musiciens ont joué un morceau traditionnel du répertoire de leur pays, qu'on a fait écouter à d'autres musiciens de cultures différentes pour qu'ils puissent rajouter quelque chose et chercher des points en commun avec leur culture. D'autres musiciens se sont rencontrés en studio et ont improvisé sur place, dit encore Hélène Sechehaye. Et puis il y a des musiciens qui ont composé de nouveaux morceaux en apprivoisant les instruments qui étaient disponibles, créant des compositions spécifiquement pour l'album.

Un album qui d'ailleurs s'appelle *Amerli*, le nom d'une ville en Irak qui fut encerclée par Daesh pendant trois mois avant que l'État Islamique ne renonce. Les habitants se sont défendus et ont vaincu. Cette ville représente l'espoir. Quand on résiste, on peut arriver à ses fins!

ZOOM

Des noms pour doper la production?



Cécile Pils © D12

Ces derniers temps, des artistes d'ici s'en remettent au génie technique de véritables peintures internationales. À l'heure où le prix des studios d'enregistrement se démocratise, plusieurs musiciens belges confient la mise en son de leurs chansons à des chevilles ouvrières du mythe : des gens qui ont posé les doigts sur des disques de Bowie, The Cure, Nirvana, Pixies, PJ Harvey, Portishead, Perfume Genius, -M-, Camille ou les Tindersticks. Hasard du calendrier ou nouvelle tendance ? La pratique a titillé notre curiosité. La touche d'un producteur de renom peut-elle déboucher sur un blockbuster ? C'est toute la question.

NICOLAS ALSTEEN

Certains gosses rêvent de devenir astronautes pour voyager dans l'espace. Et bien, nous, notre rêve d'enfant, c'était d'enregistrer avec Steve Albini, affirme sans détour Aurélie Poppins, voix furibarde du groupe Cocaine Piss. On la comprend. Le guitariste de Shellac a, depuis longtemps, gravé son nom en grand par-dessus les colonnades du panthéon des musiques alternatives. Il faudrait noircir toutes les pages de deux magazines Larsen pour établir, dans le détail, la liste complète des albums cultes enregistrés par l'ingé-son américain. Au passage, citons tout de même le *Western sous la neige* de Dionysos, *The Power Out* d'Electrelane, *Surfer Rosa* pour les Pixies, le *Planet of Tubes* de Sloy, le *Do Dallas* de McLusky, sans oublier *Goat* pour The Jesus Lizard, *Rid of Me* pour PJ Harvey et, mythique de chez légendaire: le fameux *In Utero* de Nirvana. *Ce mec a enregistré la bande-son de notre génération. Dans le groupe, quand on évoquait son nom, on entretenait toujours le mythe de l'impossible. Pour nous, c'était clairement quelqu'un d'inatteignable.* En septembre 2015, après un concert, les Cocaine Piss rencontrent Franky Roels, agent artistique chez Stage-Mania. *Il semblait apprécier notre univers. Au fil de la discussion, il nous a proposé ses services, évoquant notamment la possibilité d'enregistrer avec Steve Albini. Après quelques bières, on se disait que c'était un délire éthylique. Mais quelques jours plus tard, il lui a envoyé un mail avec une proposition de collaboration. Tout s'est joué comme ça, de façon assez informelle.* En février dernier, le quatuor liégeois part donc fourrager son répertoire queer-punk dans un haut lieu de Chicago: l'Electrical Audio. *Nous sommes restés trois jours dans le studio de Steve Albini. Ma principale angoisse, c'était de me sentir comme une sous-merde pendant toute la session. Logique: on débarque de Wallonie avec nos petits morceaux et le gars qui nous fait face est impliqué dans des disques majeurs de l'histoire du rock. Sur papier, le rapport de force semble déséquilibré. Pourtant, tout s'est parfaitement bien passé. Parce que c'est un pro. Il traite tous les groupes de la même façon. Que tu sois PJ Harvey ou Cocaine Piss.*

Au final, quatorze morceaux sont mis en boîte pour les besoins d'un disque (*The Dancer*) annoncé pour l'automne. *Ici, il faut quand même souligner qu'il n'a pas produit l'album.* Steve Albini considère, en effet, que son apport n'a aucune influence sur le contenu artistique des morceaux enregistrés. Raison pour laquelle l'homme n'est jamais crédité en tant que producteur. Habituellement, son intervention se limite à la mention « enregistré par ». *Après, je suis profondément convaincue qu'il a marqué notre disque de son empreinte. Dans le groupe, nous sommes tous fans de notre album. C'est étrange d'affirmer un truc comme ça. Mais c'est la vérité. Et puis, on ramène de beaux souvenirs. Le meilleur moment? C'est quand Steve Albini fait une pause pipi et qu'il fredonne un de nos morceaux sur le chemin des toilettes. À l'écart du petit coin, l'annonce de cette association avec le champion poids lourds des studios d'enregistrement a déclenché une vague d'enthousiasme autour de Cocaine Piss. Pour nous, cette collaboration n'a rien de stratégique. On a juste bossé avec lui pour notre bonheur personnel. On s'est fait plaisir. Aller là-bas, c'était une expérience. Ce qui en ressortira n'est pas très important. De toute façon, quand Steve Albini accroche à la philosophie d'un groupe qui s'adresse à lui, il y a 90 % de chance qu'il accepte la proposition. Ce que je veux dire par-là, c'est qu'on est loin de la fable du mec intouchable. N'importe quel petit groupe de punk qui rêve d'enregistrer avec lui peut le faire.*

Toujours dans la Cité ardente, les beaux noms se bousculent au portillon. Récemment, le groupe Lieutenant s'exfiltrait d'un registre pop-rock anglo-saxon pour imaginer un beau disque de chanson (*Au cœur de l'arène*) en compagnie du globe-trotter Thomas Belhom, multi-instrumentiste et producteur tout-terrain, connu pour ses arrangements luxuriants chez les Tindersticks. À Liège, encore, les garçons de Dalton Telegramme viennent d'emballer l'album *Sous la fourrure* à l'aide de Seb Martel, chef d'orchestre de quelques réussites pour -M- ou Camille. *Nous sommes entrés en contact avec lui par l'entremise de Lucas Chauvière, notre ingé-son, indique le chanteur Quentin Maquet. On le suit depuis longtemps. À la base, nous étions surtout de grands admirateurs de l'homme en tant que guitariste. Ses collaborations avec JP Nataf ou Tony Allen semblaient en phase avec nos ambiances country-folk. Il a accepté de nous produire, a mis sa guitare à contribution et a même joué des castagnettes sur un morceau.*

BOWIE, BRISTOL ET LA ROCHE-EN-ARDENNE

Commencé sur la pavé bruxellois, testé sur les scènes de France et d'ailleurs, le nouvel album de François Breut (*Zoo*) a forgé son caractère en Angleterre, du côté de Bristol. Au printemps 2015, la chanteuse emménage musiciens et instruments dans l'antré d'Adrian Utley, tête chercheuse de Portishead et metteur en son pour quelques réalisations béton (pour Perfume Genius, The Coral ou Beth Gibbons & Rustin Man). *Cette collaboration découle d'un vaste concours de circonstance, résume la chanteuse. En 2010, j'ai été invitée à rejoindre l'affiche d'un festival ATP (All Tomorrows Parties - ndlr) concoctée par les membres du groupe Portishead. Apparemment, Adrian Utley était un fan de la première heure. C'est comme ça qu'il m'a conviée à l'événement. Assez naturellement, nous avons sympathisé. C'est donc en toute amitié que le musicien anglais accepte, quelques années plus tard, de lui ouvrir les portes de son studio. Nous n'avions jamais travaillé dans un environnement aussi adapté. Techniquement, il s'agit d'un endroit super équipé. Sur place, on s'est laissé porter par le flot d'idées déversé par Adrian Utley. D'une redoutable précision, le travail opéré sur le son touche ici à l'orfèvrerie. Souci du détail, science du rythme: l'ingé-son britannique y a clairement mis du sien pour aider François Breut à faire sortir la chanson française de ses gonds. Pas en avant dans la production artistique de cette personnalité atypique, *Zoo* est un disque de référence. Mais le public entendra-t-il la différence?*

*Pour moi, une collaboration avec un producteur de renom, ce n'est pas une affaire de C.V., lance David Bartholomé, le leader de Sharko. Au mieux, ça va attirer l'attention de deux cents personnes du secteur culturel. Ça peut, éventuellement, rassurer les professionnels de la profession. Mais pour monsieur-et-madame-tout-le-monde, ça ne change rien à l'équation: il faut de bonnes chansons. La fille qui conduit sa voiture à La Roche-en-Ardenne ou le mec qui écoute de la musique dans son salon à Tournai se contrefichent de savoir qui a posé les doigts sur le nouvel album de Sharko. Pourtant, c'est une sommité qui s'est penché sur les titres du récent *You Don't Have To Worry*. Mark Plati, proche collaborateur de David Bowie et architecte d'intérieur de disques signés par The Cure, officie, en effet, derrière la console d'enregistrement. Cette collaboration impliquait de mettre un budget conséquent sur la table. Et puis, il fallait aussi partir à New York pendant dix jours pour finaliser le disque. Au départ, j'étais hésitant. Puis, j'ai franchi le pas. Ce qui m'a poussé à partir là-bas? Sur certains morceaux, j'étais confronté à des embouteillages de fréquences. Avec mes outils, j'étais à l'arrêt, complètement bloqué. Travailler avec un mec comme Mark Plati, ça n'apporte pas la garantie de vendre des brouettes de disques. Par contre, ça débloque des impasses techniques. Solliciter les services d'un producteur établi, ça correspond à l'envie de rencontrer une esthétique et de s'appuyer sur quelqu'un qui connaît le métier.*



ZOOM

Jazz à Liège en tenue de ville

Pour sa 26^e édition, Jazz à Liège change du tout au tout: quittant le Palais des Congrès, le festival investit huit salles du centre ville. Toute nouveauté suscite interrogations: le public va-t-il suivre? L'ambiance festivalière sera-t-elle toujours au rendez-vous? Une chose n'a pas changé: la qualité de la programmation.

ENQUÊTE: DOMINIQUE SIMONET

stitution extraordinaire voulue et créée par feu Jean-Marie Peterken, Jazz à Liège change radicalement de formule pour son édition 2016. Après avoir passé un quart de siècle au Palais des Congrès, lieu magnifique de l'architecture moderne au pied duquel coule la Meuse, le festival installe ses quartiers en centre ville. Ce faisant, d'un lieu multisalle, il émigre vers un éparpillement de huit salles de jauges et d'atmosphères différentes, autour de la place Xavier Neujean.

Comme tout changement en profondeur d'une formule historique, cette délocalisation suscite quelque intérêt, bien des interrogations, voire un certain malaise. Il est un fait : la formule multisalle avait fait son temps. *L'an dernier, on a frôlé plusieurs fois « l'incident diplomatique » avec certains musiciens*, rappelle Robert Sauvage, président de la Maison du Jazz de Liège, qui conseille à la programmation. Pour le batteur Michel Debrulle, *en tant que musicien, la critique essentielle était le va et vient pendant le concert : ça rentre et ça sort continuellement*. De quoi irriter la partie la plus mélomane du public. *Nous avons entendu les remarques des musiciens qui n'appréciaient pas le fait que les gens passent d'une salle à l'autre*, explique Fabrice Lamproye, organisateur aussi à la tête du festival Les Ardentes.

PILIERS DE COMPTOIR

Malgré tous ses inconvénients, le Palais des Congrès était appréciable pour l'extraordinaire acoustique de la plupart des salles et pour l'ambiance dans les couloirs et au bar, qui favorisait les échanges et commentaires, histoire de refaire le monde du jazz. *Au Palais des Congrès, on voyait le petit milieu politique liégeois qui aime se montrer, un peu bling-bling. Et ceux qui ne décollaient pas du bar*, commente Jacques Braipson, ancien patron des Jeunesses Musicales, organisateur de nombreux concerts de tous styles, dont certains de Miles Davis. Selon lui, fort de son expérience, *l'instinct grégaire est très important dans un festival*. Le public va-t-il suivre ? Conscient de cela, l'organisation a décidé d'implanter, place Neujean, une sorte de petit village en guise d'endroit de ralliement où les festivaliers peuvent se retrouver pour entamer ou terminer la soirée.

D'aucuns se sont étonnés que le changement de formule survienne lors de l'édition suivant le décès du fondateur, Jean-Marie Peterken. *Le changement de formule était discuté depuis des années*, rectifie Robert Sauvage, *on en parlait avec lui*. Directeur de la Maison du Jazz et membre du comité de programmation du festival, Jean-Pol Schroeder ne dit pas autre chose : *Son idée de départ était celle d'un lieu unique, mais l'idée de l'événement liégeois, où la ville était concernée, il y pensait aussi. C'est quelque chose qui pouvait lui parler*.

D'ABORD UNE ÉMANATION DE LA RTB LIÈGE

Ces dernières années, du côté des amateurs de jazz, l'omniprésence de l'image des Ardentes et du partenaire principal, la société pharmaceutique Mithra de François Fornieri a été remarquée. En regard, il fallait chercher pour trouver un logo de la Maison du Jazz, qui donne sa légitimité au festival. À la base, Jazz à Liège est un festival de la RTBF, centre de production de Liège, dont le siège se

trouvait au Palais des Congrès. Jacques Braipson : *La RTBF soutenait la manifestation, le personnel assurait, tout était enregistré en radio et il y avait trois ou quatre captations télé. C'est comme ça que le festival pouvait exister. C'est devenu plus difficile quand Jean-Marie Peterken a pris sa retraite. Fabrice Lamproye est intervenu et a sauvé le festival. Un accord a fait que Mithra s'est engagé à couvrir les déficits éventuels*.

Robert Sauvage, de la Maison du Jazz, ne dit pas autre chose : *Les Ardentes, les sauveurs ? On peut se poser la question. Nous étions là en amateurs, avec l'emprise de Jean-Marie Peterken. Ils ont apporté une compétence : une équipe, un potentiel, une force de travail, des moyens. Tout en nuancant : C'est vrai qu'ils sont envahissants ! Et puis il y avait la question financière : Qu'aurions-nous fait d'autre pour maintenir un festival endetté ? Avec des comptes parfois difficiles à voir et qui, aujourd'hui, sont d'une clarté limpide*.

UN PEU DE RESPECT, SVP

Le président de l'ASBL Maison du Jazz dit ça maintenant, mais cela n'a pas toujours été facile : *Durant les premières réunions avec Fabrice Lamproye et Gaëtan Servais (co-directeurs de Festiv@Liège, organisateur des Ardentes et de Jazz à Liège - ndlr), nous avons ressenti un manque de respect. En tant que président, j'ai dû faire opposition pour défendre le personnel de la Maison du Jazz. Même si on se crépait le chignon, le message est passé*.

Même si beaucoup trouvent « chouette » que le festival ait une nouvelle vie, des voix s'élèvent à Liège pour s'inquiéter de la monopolisation de la culture musicale par les Ardentes : *Le danger du lobby est toujours là quand ce sont les mêmes personnes qui programment partout*, dit le batteur Michel Debrulle. *Il y a un risque de perte de biodiversité culturelle, celle-là même que nous défendons*. Et puis il y a la question du mécène, qui chatouille pas mal les sensibilités en bords de Meuse. *Mithra comme sponsor, ça fait rire certains musiciens*, dit Michel Debrulle. *L'entreprise traîne quand même pas mal de casseroles, et le lobby pharmaceutique n'est pas le plus reluisant. On pourrait trouver des sponsors un peu plus éthiques*.

Quoi qu'il en soit, le partenaire principal a imposé son nom au festival, et d'aucuns lui prêtent une influence dépassant quelque peu les bornes : *Mithra n'intervient absolument pas dans la programmation*, tranche Robert Sauvage, qui reconnaît tout de même : *Mithra, je comprends que cela rende des gens mal à l'aise. Cela peut paraître choquant quand on dit que dorénavant le festival s'appelle Mithra Jazz à Liège, comme il y eut le Belga Jazz Festival avant l'Audi..., et maintenant le Škoda...*

PAS LE CHOIX DU MÉCÉNAT

On peut encore discuter longtemps de l'emprise du mécénat, *mais vu l'évolution économique et culturelle, le besoin d'être soutenu est une réalité qui se fait de plus en plus sentir*, dit Michel Debrulle. Présent dans la programmation avec son Rêve d'Éléphant Orchestra, le batteur estime encore que *sur la programmation, il y a une ouverture vers de nouveaux publics, plus jeunes, et je trouve ça intéressant, pour autant qu'on ne fasse pas de jeunisme non plus. On l'a déjà vu en 2012 et 2013, où il y avait une jeunesse de public souhaitée et souhaitable, amenée par Fabrice Lamproye, un vrai mélomane. Il y a toujours de l'avant-garde, une prise de risque dans la programmation*. Les constantes qualitatives sont toujours là, mais un changement aussi radical dans le concept bien installé d'un festival reste un risque majeur. La suite est entre les mains du public. De 7.000 à 7.500 personnes les années précédentes, les organisateurs en attendent quelque 15.000 entre le 10 et le 14 mai prochain.

UNE AFFICHE ÉQUILBRÉE

Le 26^e Jazz à Liège, qui se déroulera du 10 au 14 mai dans huit lieux différents du centre ville, se veut aussi national qu'international. À côté de solides têtes d'affiche, comme le magicien des 88 touches Brad Mehldau ou le prestidigitateur des sons groovés Ludovic Navarre, alias St Germain, c'est l'élite du jazz de Belgique qui trouve sa place : le bassiste Sal La Rocca en trio, la chanteuse Natacha Wuyts en hommage à Anita O'Day, le trompettiste bugliste Jean-Paul Estiévenart en quartette, Aka Moon avec son projet Scarlatti Book, Igor Gehenot en trio, Thomas Enhco en piano solo, le saxophoniste Robin Verheyen en quartette, Eric Thielemans en batterie et percus solo (!), le quintette du saxophoniste Bart Defoort, L'Heptatomic d'Eve Beuvers créé au Gaume Jazz 2013, les seize musiciens du collectif Mikmääk, le Rêve d'Éléphant Orchestra : on a peine à trouver qui manque à l'appel.

Une mention spéciale pour le plaisir de réentendre le pianiste ultrasensible Jean-Christophe Renault, père de Mathilde (la pianiste chanteuse, pas l'autre). Et un coup de chapeau à Ninglinspo, trio décapant issu de L'Oeil Collectif, témoin de la vivacité créative liégeoise.

Que serait encore un festival de jazz sans une chanteuse irradiante comme Sarah McKenzie ? Une personnalité aussi magnétique que Cassandra Wilson ? Des innovateurs impénitents comme Michel Portal (clarinettes, sax et bandonéon) et Bojan Z (piano, piano électrique) ? Ou Mette Henriette, nouvelle découverte du sax au féminin, venue du froid ?

Pas à dire, s'il y a une chose sur laquelle l'édition 2016 ne déroge pas, c'est bien la qualité de la progra.

www.jazzaliede.be



Cassandra Wilson



Igor Gehenot © Noël G. Lagardie



Brad Mehldau © Michiel Wilson



Eve Beuvers Heptatomic © Silvano Maggione



© Maurine Toussaint

APERÇUS

Biologic Records

DIX ANS DE FERTILITÉ

Plateforme culturelle indépendante, Biologic Records sème des graines électroniques depuis dix ans. Sur le champ de la techno minimale, de la house et des transes discoïdes, les bons sons fleurissent et les disques bourgeonnent. De la Canebière au Manneken Pis, on célèbre ici l'électro dans toute sa diversité. Une musique sans frontière et sans œillère.

NICOLAS ALSTEEN

abel franco-belge, Biologic Records laisse ses idées voyager entre la mer du Nord et la Méditerranée: la petite structure discographique doit son identité plurielle au Marseillais Harold Boué et au Bruxellois Diego Cortez Salas. Dans le monde de la nuit, les deux hommes endossent des surnoms profilés pour secouer le dancefloor: Abstraxion et D.C. Salas. *Après dix ans, notre motivation demeure intacte, confie ce dernier. Depuis le départ, Biologic Records répond à nos coups de cœur. En cela, nous sommes toujours restés fidèles au principe fondateur de la structure, sans faire de concession. Ça nous a permis de mettre le doigt sur d'excellents artistes émergents et de signer quelques noms confirmés (Marc Piñol, Matixxman ou Red Axes). Spécialisée dans les sorties vinyles et digitales, la maison Biologic abrite actuellement une dizaine de rési-*

dents. Parmi ceux-ci, on croise la classieuse Caroline Duris (la sœur d'un certain Romain), Elijah Simmons ou l'excellent Kasper Bjørke. *On associe généralement l'esthétique de notre label au spectre des musiques électroniques. Maintenant, si on tombe sous le charme d'une musicienne folk ou qu'on se prend une claque avec un rappeur, on n'hésitera pas à les signer. En règle générale, nous détestons mettre une étiquette sur notre catalogue. À ce jour, plusieurs pays sont représentés à travers nos sorties: Belgique, Espagne, Grèce, Russie, Mexique,*

France, Angleterre ou Danemark. En une décennie, Biologic Records s'est ainsi positionné sur la carte des musiques électroniques. En Belgique, nous sommes friands des productions du label Vlek. Tant pour la qualité musicale, que pour le soin apporté au graphisme et à l'artwork. À l'étranger, on se sent proche de Dekmantel, Kill The DJ ou Ghostly. Soit une liste de bonnes adresses à laquelle on n'hésite pas à rajouter celle de Biologic Records.

www.biologicrecords.com



DR

Le Temps des Cerises

LE TERREAU D'ESPERANZAH!

Né en 1976 sur le site de l'ancienne Abbaye de Floreffe, le festival Le Temps des Cerises était un rendez-vous pour les amateurs de folk, mais également le reflet d'un mouvement d'affirmation des cultures locales et d'ouverture de la Wallonie sur le monde, avec comme meilleur ambassadeur un certain Julos Beaucarne.

DAVID SALOMONOWICZ

Mais les organisateurs de l'époque, presque dépassés par le succès des 3 uniques éditions, stoppent l'aventure dès 1979. Ce n'est que 25 ans plus tard qu'un autre événement verra le jour dans la même enceinte, mettant désormais en avant la world music et nommé Esperanzah!, tiré d'une chanson de Manu Chao devenu par la même occasion le parrain. Au-delà du lieu, c'est un socle commun de valeurs que partagent les deux festivals, chacun se voulant le reflet de son époque. Le militantisme post-Mai 68 et déjà la défense des producteurs locaux au niveau alimentation pour le Temps des Cerises, l'esprit altermondialiste, les rapports Nord-Sud et des dé-

bats sur le TTIP pour la formule actuelle. Un même esprit de défense des intérêts progressistes au Village des Possibles et un parallèle certain entre les publics un quart de siècle plus tard: assez jeune, engagé, conscientisé et en recherche d'informations alternatives.

Pour retracer cette épopée fondatrice et expliquer à la nouvelle génération la genèse d'Esperanzah!, plusieurs organisateurs de l'époque ont décidé de mettre sur papier et en images le fruit de leurs souvenirs et de leur réflexion sur le sens même

d'un festival. Tout d'abord via une publication de 92 pages (hors-série du magazine *Imagine*) qui sera coordonné par l'écrivain-musicologue Étienne Bours, puis par un long-métrage réalisé par Bernard Gillain, fondateur du Temps des Cerises, dans lequel des images d'archives seront mêlées à des interviews d'acteurs et de festivaliers d'hier et d'aujourd'hui. Et enfin, par un concert lors de la prochaine édition d'Esperanzah!, le dimanche à 13h, comme un symbole naturel du passage de témoin à la génération actuelle.

DÉCRYPTAGE



Listen to the band, please!

Qui n'a jamais connu la pénible expérience d'un concert gâché par une bande de potes passablement houblonnés ou par un spectateur qui vous empêche de voir le chanteur parce qu'il filme l'entièreté du spectacle avec sa tablette ? Au centre du débat : la qualité d'écoute et les conditions parfois difficiles d'attention au sein du public.

DAVID SALOMONOWICZ

En quelques jours, l'illustration de ce questionnement via deux shows diamétralement opposés. Le premier nous amène à Bozar où la chanteuse Joanna Newsom se produit pour présenter son dernier album *Divers*. Avant le spectacle, un peu comme au théâtre ou à l'opéra, un message est diffusé dans lequel on somme le public de ne pas prendre de photos ni de filmer lors de la représentation. On constate çà et là des filous qui immortalisent la belle, mais globalement, la demande est respectée. Quelques jours plus tard, au Club de l'AB, se produisent les Australiens de King Gizzard & The Lizard Wizard, certes autrement plus remuants de base que l'Américaine. On se faufile dans les premiers rangs et il est là quasi impossible d'entrevoir le pourtant sautillant chanteur tant deux fans absolus du groupe trustent la vue à coups de smart-

phones géants et de selfie sticks. On se recule un chouïa dans les pogos et là, on tombe sur le lourdaud de service qui passe son temps à ravitailler sa fratrie en gobelets de Duvel qui, vu les mouvements de foule, arrivent bien souvent à moitié vides au destinataire, l'autre moitié dégoulinant plusieurs fois sur les voisins (dont moi) passablement irrités.

Deux exemples concrets de comportements qui peuvent vous sortir complètement du moment de joie que représente le concert. La qualité d'écoute s'est détériorée au fur et à mesure des années, nous dit d'entrée de jeu Alex Stevens, programmateur du festival de Dour. *J'ai encore pu le constater récemment à Austin au SXSW où durant plusieurs concerts, il n'y avait aucune ambiance. En observant un peu les gens, la moitié du public était en train de checker ses messages, de surfer, de chatter, sans vraiment regarder les shows.* Le Liégeois est pourtant connu dans le milieu pour être un partageur frénétique de bons plans et de photos durant les concerts. *Je ne suis pas du tout un donneur de leçons à ce niveau-là tant il est vrai que j'aime faire découvrir des nouveaux artistes et puis il y a un côté promo indéniable pour le festival. Par contre, mon smartphone est tombé en panne et je suis revenu à un vieux téléphone sans toutes ces fonctionnalités et ça me fait réfléchir beaucoup à l'usage incessant de ces machines. Je crois que de manière globale, les gens sont bombardés d'infos et ont du mal à se concentrer sur une seule chose. Et ça se répercute dans les concerts.*

UN PROBLÈME CULTUREL

Le problème est en effet sociétal, renchérit le compositeur français, et installé à Bruxelles, Sylvain Chauveau. Il arrive au triste constat qu'il y a en effet de plus en plus de musique partout et que paradoxalement, il est de plus en plus difficile de l'écouter attentivement. Le problème pourrait peut-être également à trouver du côté du mode de vie culturel. Lui qui tourne un peu partout dans le monde nous explique ainsi qu'au Japon, on se retrouve à l'autre extrême. *On est face à un public ultra-respectueux, discipliné, très silencieux. Il y a une qualité d'écoute qui est exceptionnelle certes, mais il ne se passe quasi rien et c'est même trop froid comme comportement, à se demander si les gens apprécient.* Même constat, plus proche de chez nous, pour Antoine Wielemans, chanteur des Girls in Hawaii, qui explique qu'en Flandre, le public ap-

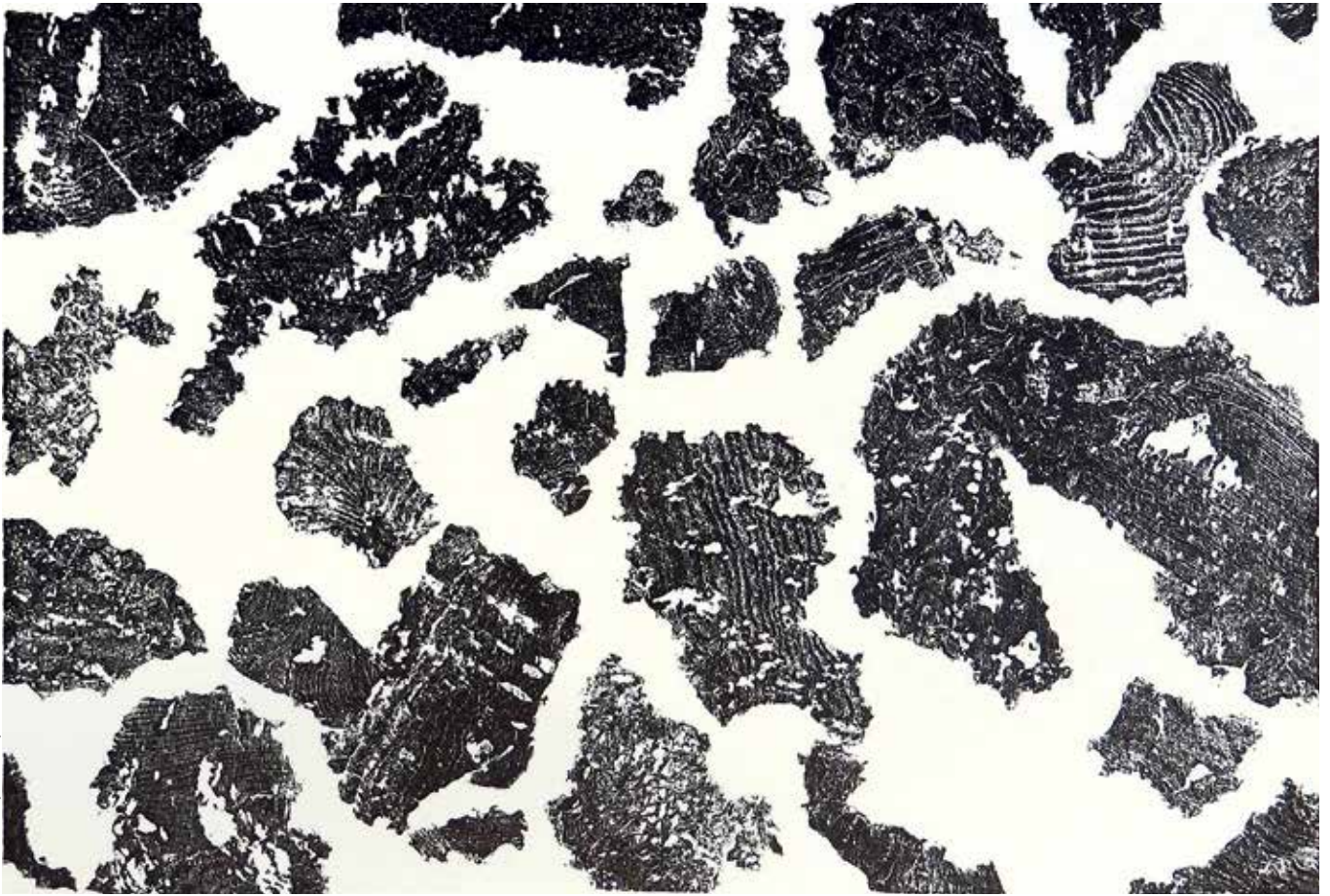
plaudit à peine entre les chansons et que ce n'est qu'à la fin que l'ovation pour l'ensemble du spectacle arrive. *C'est très déstabilisant, un peu comme aux Pays-Bas où les gens, même si ils ont payé pour venir te voir jouer, passent leur temps à parler très fort, même pendant les chansons calmes...* Pour Alex Stevens, *il y a aussi chez nous cette tradition des gens à se rassembler et à boire des coups ensemble sans être totalement concentrés sur le concert. C'est plus une musique de fond qui participe à l'ambiance générale. Ce n'est pas forcément de l'irrespect par rapport aux artistes, mais l'envie de décompresser entre amis et l'occasion, presque l'excuse, c'est le festival. C'est très ancré culturellement. Maintenant, contrairement à ce qu'on peut penser, on a à Dour, un public qui est assez fan de musique et connaisseur et qui ne vient pas que pour l'ambiance. Ils viennent pour la combinaison des deux parce qu'un festival d'autres occasions de s'amuser et de festivals tant en Belgique que dans le reste de l'Europe. La concurrence au niveau de l'ambiance est énorme. Ce qui fait la différence, c'est l'affiche.*

ÉLEVER SON NIVEAU DE JEU

Alors, un concert ou un festival, est-ce le lieu d'une écoute attentive pour mélomanes puristes ou l'occasion de lâcher prise et de se retrouver entre amis et faire la fête? Impossible sans doute de trancher complètement tant tout dépend du type de musique, du lieu ou de l'atmosphère globale. Ça peut sembler paradoxal, nous dit Antoine Wielemans, *mais les gens qui chahutent, ça m'a personnellement beaucoup plus gêné en tant que spectateur d'un concert que comme musicien sur scène. Quand je vais voir un concert et que j'ai envie d'être dedans, plein de choses peuvent m'ennuyer, à commencer par les mauvaises conditions sonores. Idem quand il est de l'autre côté de la scène. En festival, le vrai challenge quand tu joues dans un chapiteau est avant tout de réussir, malgré les conditions techniques souvent assez mauvaises, à proposer quelque chose de correct au niveau du son. Beaucoup plus que d'être dérangé par des gens un peu dissipés. Comme musicien, ça fait partie du jeu et c'est même un challenge d'aller chercher les gens quand ils ne sont pas attentifs. Je sais qu'avec les Girls, on n'est jamais aussi bons que quand il y a un certain défi et qu'on n'est pas dans un confort avec des gens acquis. On doit élever notre niveau de jeu et quand on arrive à aller chercher ces gens-là, c'est encore plus gratifiant.*

LE SLOW LISTENING COMME RÉPONSE

Soucieux de replacer la qualité d'écoute au centre, Sylvain Chauveau a lancé en compagnie de Florent Garnier le label Iwillplaythissongonceagain. *Notre but avec ce projet, c'est créer des événements avec les meilleures conditions de spectacle possibles non seulement pour engendrer plus d'intimité entre le spectateur et les artistes mais aussi pour sortir des habitudes d'écoute et redonner de l'importance à l'attention.* Un exemple? Le concert de Stranded Horse à l'Atelier 210. Le spectacle était divisé en 3 parties et à chaque tiers, le musicien changeait de lieu, emmenant les spectateurs d'un étage à l'autre du centre culturel, tout en passant d'un jeu amplifié à des versions plus unplugged. Autre exemple: des concerts où les artistes sont invités à jouer quelques chansons devant un seul spectateur à la fois. Impossibilité et, probablement, aucune envie de sortir son téléphone dans ce moment de face à face... *On ne fait pas ça pour se donner un genre ou lancer un concept gadget, conclut Sylvain Chauveau, mais vraiment par souci de survie parce que certaines musiques ne peuvent exister si on ne crée pas un contexte d'écoute un tant soit peu attentif. Dans mon cas, je fais une musique qui est extrêmement calme, qui demande de l'attention et qui demande d'être assis. On ne peut pas discuter pendant ni entendre les bruits du bar. Du coup, ça réduit grandement le type d'endroit dans lequel je peux jouer, notamment en festival en plein air. J'aimerais être tout-terrain, mais je vois bien que la musique que je fais ne l'est pas et donc j'accepte les restrictions qui vont avec. Je préfère être sélectif plutôt qu'être déçu comme j'ai parfois pu l'être.* Il prône donc comme beaucoup le Slow Listening pour essayer de survivre au milieu d'un trop-plein un peu comme la Slow Food qui tente de proposer une alternative à toute cette abondance de produits à ingurgiter très vite. *Ça donne envie de changer de mode d'alimentation!*



Lawrence Le Doux (Vlek Records)

LE · COM

De la musique à l'image, et retour

La question de comment se faire entendre revient en partie à poser celle de comment se faire voir.

Quel est l'impact du visuel sur la vente ? Pochettes, jaquettes, clips, vidéos, comment l'image au service du son évolue-t-elle ? De l'expérience toute personnelle, forte et confidentielle de Carl Roosens ou du micro-label Vlek à la stratégie d'identité visuelle en pleine évolution de l'éditeur Outhere, petit panel de cas belges.

VÉRONIQUE LAURENT

Sans jamais pouvoir être objectivé de façon précise, l'impact visuel marque profondément l'approche de l'objet sonore. L'exposition *Total Records* qui s'est tenue l'été dernier aux Rencontres photographiques d'Arles s'intéressait à la photo de pochettes de disques, 33 tours, 45 tours, un rond dans un carré, accompagnée de cette description : *Quand on regarde une pochette, on entend presque ce que l'on voit. Combien de classiques qui portent la griffe d'un photographe ! Qui n'a pas acheté un disque sur la foi de sa couverture ? Des photographes se sont fait un style, d'autres ont bâti des icônes, des labels ont construit leur identité sur une charte graphique où la photo prime.*

Illustration, typographie, graphisme sont d'autres disciplines convoquées pour emballer la musique. La culture visuelle offre un terrain de jeu créatif à développer pour renforcer l'expérience musicale côté client, la visibilité côté label. Les microstructures optent généralement pour un positionnement fort, ou en tout cas singulier, parce que leur petite taille (et tirage à petite échelle, 50 et 500 exemplaires) appellent des choix esthétiques reconnaissables. Chez Vlek, label bruxellois de musique électronique fondé il y a cinq ans, l'approche personnelle valorise l'objet pochette. L'un des trois fondateurs, Dimitri Runkkari conçoit et imprime chaque pochette à la main. Chaque illustration est réalisée à l'ancienne, avec des caractères ou design en plombs, ou des petits objets passant dans une presse. *On a commencé à faire les pochettes en sérigraphie parce que ça coûtait moins cher. En matériel ! Pas en temps... C'est ce qui a déterminé le support vinyle : le grand format permettant le choc visuel, mieux sans doute que la jaquette d'un CD. J'ai ensuite découvert l'impression sur presse typo et travaillé un visuel avec des dés pour l'EP Dice Pool de Cupp Cave, qui a bien fonctionné. Au fur et à mesure de la maîtrise de la technique, j'ai développé les projets de A à Z.*

LE DIY, C'EST PAS DU VLEK

Monochromie hypnotique d'un motif scratché sur *Les Horizons* de Aymeric de Tapol, côté seventies genre « typewriter art » sur la pochette *Pollution* de Lawrence Le Doux, l'approche Vlek est celle de l'artisan, destinée à un marché de niche, et l'expérimentation DIY sa carte de visite. *Certaines personnes disent qu'elles achètent l'objet pour lui-même plutôt que pour la musique*, poursuit Dimitri Runkkari. *Certains labels prennent le parti de ne pas avoir de ligne graphique. Chez Vlek, l'identité visuelle assoit le label. C'est chaque fois une histoire, qui se construit avec l'artiste, que ce soit la musique ou la pochette.* Ni titre ni nom en musique électronique qui ne vend pas une voix ou un visage, mais plutôt une marque de fabrique, un pattern subtil sortant de l'évidence, détournant l'objet dans un processus d'abstraction (tout bête) adapté aux contraintes de la presse.

FAIRE ENTENDRE, FAIRE VOIR, FAIRE SENS

Proposer autre chose, c'est ce que raconte également Carl Roosens, prolifique artiste touche-à-tout, à propos du clip d'animation *Autour du lac*, petit objet visuel complexe au dessin spontané, réalisé pour son groupe Carl et les hommes-boîtes : *C'est une sorte de cadavre exquis. Avec Noémie (Marsily), on mettait des illus au mur, chaque illu pouvant devenir une séquence. Qui ne collait pas nécessairement aux mots de la chanson, mais les connections se font.* Dessinateur à la base, fon-

dateur d'une petite maison d'édition à la sortie de ses études, l'auto-didacte confie que le cinéma d'animation et la musique se sont mis en place en parallèle : *Ce qui m'amuse beaucoup, c'est de passer de l'un à l'autre. Le support vient naturellement : court récit, vidéo, musique...* C'est à lui que l'on doit le déchainement mélancolique et la noirceur douce du clip *Our lights* de BRNS, en 2013, pour lequel il avait reçu carte blanche après avoir dessiné la pochette. *Il existe un lien visuel entre clip et pochette, ça forme un tout.* On retrouve dans les différents projets de Carl Roosens cette envie cohérente de faire correspondre à un univers sonore abouti un univers visuel aussi fouillé et créatif, possible sans doute parce qu'évoluant sans direction de label et quasiment sans argent... En attendant, en simultané, musique, visuels, clips, et environnement visuel en concert... dans une confrontation d'artistes, parce qu'un *apport extérieur change le regard.* C'est le graphiste Monsieur Pimpant que l'on trouve aux visuels pour Carl et les hommes-boîtes et Facteur Cheval. Que la presse grand public a manifestement du mal à publier, demandant des photos des membres lorsqu'il s'agit d'illustrer un article... Dans le passage de l'alternatif au plus mainstream, le besoin de mettre une tête sur une musique se ferait-il ressentir ?

GENRE MUSICAL ET CULTURE VISUELLE

C'est l'incarnation que tente Outhere, groupe de production et d'édition musicale d'origine bruxelloise implanté également à Paris et Cologne, côté musique classique ancienne et contemporaine, jazz et musique du monde. Son fondateur Charles Adriaenssen explique : *Le support visuel du produit physique a évolué. Pour notre label Ricercar, des images religieuses ou de tableaux, très axées culture, étaient utilisées traditionnellement. Idem pour Alpha. Aujourd'hui, le choix d'un artiste passe aussi par son aptitude à communiquer, son langage corporel... une stratégie de communication doit donner envie de le connaître, comme le blog qui nous avons lancé pour suivre le jeune Tobias Feldmann. Il existe une envie d'entrer dans une intimité. Pour notre nouvel Alpha (fusion Alpha et Zig-Zag), label porte-drapeau, on a décidé de miser sur l'image des grands artistes. Exemple : le dernier opus d'Anna Vinnitskaya. Nous sommes convaincus que les gens aiment retrouver après un concert le disque avec photo de l'artiste. L'alignement concert-photo-répertoire est gagnant, dans la construction d'un produit total. L'aspect lisibilité reste important chez Outhere qui ne peut publier une pochette sans nom ou titre. Le jazz permet des tentatives plus étranges, comme sur l'album d'Alexei Lubimov et Slava Poprugun interprétant Stravinski et Satie. Chaque projet a une identité qui correspond au répertoire, au type de musique et au public visé, une nécessité absolue dans la profusion des labels et collections du groupe.*

Et le vinyle ? *Les gens veulent faire des expériences d'utilisateur. Écouter un vinyle, c'est un rite, un processus. Du point de vue sonore, je ne vois pas de différence avec un enregistrement de haute qualité et ça reste très cher à fabriquer, distribuer, emballer, un détaillant le vend 4 à 5 fois plus cher qu'un CD. C'est un marché de niche mais on est en train de faire des expériences.* Au-delà de la stratégie visuelle, Charles Adriaenssen souligne en effet la difficulté de positionnement sur un marché éclaté en phase de dématérialisation (et qui ne rapporte plus), l'obligation de diversification, celle de grandir parce que les labels moyens n'intéressent plus les distributeurs. Quel est dès lors le bon vecteur de diffusion ? Le CD est en perte de vitesse, mais toujours vendeur, Dimitri Runkkari de Vlek donne dix ans au vinyle. *Côté digital, on essaie de créer un rapport avec le client, par la diffusion de petits films sur notre chaîne You Tube, par Instagram, ou le lancement de notre propre app découverte, Alpha Play, continue le boss de Outhere.* Les surfaces évoluent, parions que le créatif suivra, selon son humeur du moment.

IN SITU...

Le peuple de [PIAS]



Au coeur de Bruxelles, la maison de disques [PIAS] s'installe à demeure dans le phare moderniste de l'ancienne imprimerie du journal Le Peuple, et compte bien rayonner sur la ville. Dans le petit paquebot agrandi en 2001, salle de concert mais aussi espace expo, shop et restaurant s'ouvrent au public. Allez circulez, y'a plein à voir.

VÉRONIQUE LAURENT



Plus loin, le jardin fifties de René Pechère, restauré, se devine aux pieds de la Tour des Finances. Deux rues plus bas, l'incroyable bâtiment de l'ancienne Caisse Générale d'Épargne et de Retraite expose ses alvéoles. Dans la rue à côté, veille l'immeuble Waucquez, de style Art Déco, du Musée de la BD... L'environnement calme du quartier couvre ses trésors architecturaux, les voitures sont rares, les piétons invisibles. Mais dorénavant rue Saint-Laurent, inauguré début mars, il y a le numéro 36 investi par le label de disques indépendant [PIAS] et son resto Humphrey aux références impressionnantes.

Damien Waselle, directeur pour la Belgique, raconte comment [PIAS] et Cie (maison d'éditions musicales, distributeur au Benelux de cinéma indépendant, société de production et de vente de spectacles, société de management d'artistes...) sont arrivés là : *On était à Anderlecht depuis presque vingt ans, dans des bâtiments avec entrepôts, ce qui faisait sens parce toute la logistique se passait au départ à Bruxelles. Aujourd'hui, on sous-traite.* Pour rappel, [PIAS] a été fondée en 1983 par les deux Bruxellois Kenny Gates et Michel Lambot d'abord distributeurs de musiques alternatives. Leurs activités se sont diversifiées, production, promotion, etc. Le groupe qui compte aujourd'hui 300 collaborateurs dans 16 pays revendique toujours son image indé, signant de jeunes artistes comme Agnès Obel, Flume, Editors ou Mélanie De Biasio. *On s'était donné un an et demi à deux ans pour trouver un nouveau lieu,* poursuit le directeur, *avec un fantasme de ce qui serait le plus cool : avoir un magasin de disques, une salle de concert, un bar, un restaurant. On a vu plein de trucs et Kenny et moi, ça nous restait dans la tête. Jusqu'à ce qu'on visite cet endroit. L'architecture n'était pas notre premier objectif mais quand on a vu ça : waouh !*

PROPAGANDA

La tour étendard toute vitrée, comme le reste du bâtiment, de l'ancienne imprimerie du journal le Peuple, se dresse vers le ciel dans un élan d'enthousiasme et de transparence, symbole d'accessibilité, d'ouverture, de rayonnement des idées de gauche. Sur sa façade un slogan sculpté : « Pour que le peuple lise ». La construction du petit paquebot commence en 1930. Diongre démarrera celle de la maison de la radio à Flagey cinq ans plus tard. Le bâtiment s'érige ainsi selon les plans de deux membres de la « dynastie » belge Brunfaut (Fernand et son fils Maxime), des architectes contemporains d'Horta mais aussi des socialistes engagés, dans cette période moderniste riche en utopies. Les deux produisirent d'ailleurs de multiples infrastructures, cliniques mutualistes, sanatoriums, immeubles d'ha-

bitation abordables, cités-jardins, sièges de journaux et organes de parti, maisons du peuple...

Ce bâtiment, il lui arrive plein de trucs, relate Damien Waselle. *Dans les années quatre-vingts, la ville veut le raser pour faire un parking, puis il devient un squat jusqu'en 2001.* La Principauté des Asturies rachète le bâtiment et entame sa rénovation et son agrandissement pour y installer sa représentation. *Il y avait 65 personnes qui bossaient ici. Tu as déjà entendu parler des Asturies, toi ? En 2011, la crise est au plus fort en Espagne ; en une semaine tout le monde est parti. On l'a visité tel quel et fait très peu de travaux.* Le bâtiment est classé depuis 1989, sur 5 mètres seulement, outre la façade. Ces quelques mètres rythmés de faïence noir et orange et d'un carrelage géométrique accueillent les bacs du magasin de disques. *Il y a du passage,* commente le directeur, *on fait surtout du chiffre avec les événements, les concerts, mais pas un jour sans qu'un disque se vende, sauf peut-être hier (22 mars - ndlr).* Pour le resto, *on a choisi le projet, - mangé des démos ! -, mais on loue l'espace, c'est tout.* Yannick Van Aeken, ancien sous-chef du restaurant Noma à Copenhague (classé plusieurs années meilleur restaurant du monde) est aux fourneaux et prépare une cuisine ambitieuse mais abordable, installations ouvertes sur la salle, question de transparence à nouveau.

IMAGE DE MARQUE

À l'arrière du shop se trouve la zone lobby. *Flume, le lendemain des [PIAS] Nites, est resté ici toute la journée pour sa promo. Y'a du wifi, les gens peuvent se poser, ou travailler. Un piano aussi... La soprano Sophie Karthäuser y a donné un récital, un nouveau registre pour le groupe, qui a racheté fin 2015 le prestigieux label classique Harmonia Mundi, élargissant encore un peu plus sa zone d'influence.* En bas d'une volée d'escalier, on retrouve un espace expo en lien avec la musique (en ce moment, les photographies d'artistes d'Olivier Donnet) équipé d'un bar placé juste avant l'entrée de la salle de concert, avec une jauge intimiste de 100 personnes. L'ancien espace de conférence à la gloire des Asturies a été équipé de pendrillons : *L'acoustique est top. On a déjà fait quelques concerts, dans une palette assez large : Wim Mertens au piano, Warhaus, GrandGeorge... Tous les sons sont bons.* Ça circule au numéro 36, du resto aux bacs du shop, de la salle de concert à l'expo et sens inverse. Le lieu va vivre, convivial, accessible, animé par des événements qui font sens sous la coupole du groupe aux multiples facettes. *[PIAS], tout le monde connaît mais personne ne sait exactement ce que c'est,* conclut Damien Waselle. *On n'est plus un label de niche mais surtout pas une major.* Défendant son image indépendante, [PIAS] a désormais sa petite maison culturelle, visible de la rue.

FWB



Anwar
Beautiful Sunrise
Columbia/Sony Music

Signé en France sur le label Columbia, l'artiste belgo-marocain rêve de coucher de soleil et de mixité des genres sur ce premier album qui, sous ses formes mainstream, a le don de booster le moral. Il y a du rythme, des guitares, des refrains entraînants et des références bigarrées qui vont de Fela Kuti aux deux Bob. Oui, on parle bien de Marley et de Dylan. Repéré par Zaz (comme quoi, elle sert quand même à quelque chose), Anwar s'est fait connaître sur les réseaux sociaux avec l'irrésistible *Lost in Babylon*. Beau gosse particulièrement bien inspiré, il impose ici d'une voix assurée des textes anglais 100% good vibes et ne cherche que le bonheur. Une quête somme toute légitime déclinée dans une veine folk/funk/reggae qui rompt avec le spleen ambiant. Un mec cool, un disque cool. **LL**



Alain Pierre
Tree-Ho!
Spinach Pie Records/Igloo Circle

Et si Aaron et Allen n'étaient qu'une seule et même personne? Tantôt lyrique, mélancolique ou rassurant, tantôt fougueux, joyeux ou désinvolte, Alain Pierre

démontre avec cet album toute l'étendue de son talent et la complexité –toute accessible– de sa musique. Secondé de belle manière par son batteur de fils, Antoine Pierre, et par le contrebassiste au jeu sûr et nuancé Felix Zurstrassen (parfait sur *Joyful Breath*), le guitariste signe une poignée de compositions qui groovent (*Piazza Armerina*) ou qui se dévoilent façon jazz progressif à la ECM (*L'étang des Iris*, *Present Time*). Farouche défenseur de la guitare douze cordes, dont il maîtrise les sons à la perfection, Alain Pierre n'hésite pas à la troquer pour une guitare électrique qu'il fait sonner avec tout autant de personnalité. C'est là tout l'art du jazz enthousiaste et de la subtilité. À savourer sans modération. **JP**



Chicos Y Mendez
Siempre De Pie!
Autoproduction

Le cœur partagé entre la terre de ses ancêtres –le Pérou– et son pays d'adoption –la Belgique–, David Méndez Yépez emboîte son dilemme émotionnel dans les six morceaux du premier EP de Chicos Y Mendez. Disciple de Manu Chao, le groupe bruxellois colporte un soleil généreux sur des couplets basanés et quelques refrains chaloupés: des chansons ouvertement opposées au système capitaliste. À l'intersection de l'Amérique latine et du marxisme, ce premier disque prône la solidarité et les bienfaits (difficultés?) du vivre ensemble. Entre un arc-en-ciel multiculturel (*Multibelgica*) célébré aux côtés du chanteur

Blue Monday People Empire Of Matches

AZ PRODUCTIONS



Pauline Copeland

Surprenant album que cet *Empire Of Matches* de Blue Monday People, le groupe du chanteur François Vaiana. Voici un disque qui ne se laisse pas faire tout de suite et qui va tremper ses influences dans le jazz, le gospel, le blues ou le rap. Pas étonnant quand on connaît un peu le parcours de son leader. *C'est le résultat de tout ce que j'ai vécu et entendu pendant tous mes*

hâitien B.I.C. et un titre (*El Tiempo*) signé le poing levé par Gambeat, le bassiste de Radio Bemba, on entrevoit des mélodies radieuses et une solide volonté de changement. ¡Hasta Siempre! **NA**



The Sunday Charmers
These Golden Summers
Autoproduction

Héritier d'Austin Lacey, consommateur de mélodies fruitées, The Sunday Charmers aborde la pop moderne avec des inspirations rétro, légères et raffinées. Trio tiré à quatre épingles, ce groupe bruxellois envisage sérieusement de déplacer l'Atomium dans les jardins du

château de Versailles. Plus influencés par Tahiti 80 et Phoenix que par Ghinzu ou Roscoe, les cinq morceaux enfermés sous le capot de ce premier EP sentent bon l'été et la mélancolie des beaux jours. Chemises fleuries, harmonies parfumées et refrains sucrés: le bonheur est dans le pré. **NA**

DJ Elephant Power
Hyper Kick/Rebel Snare
EPWR

Actif depuis plus d'une décennie, DJ Elephant Power trompe l'ennui en manipulant ses platines sous une imposante tignasse frisée ou en délivrant quelques boucles électromagnétiques dont il a le secret. Sur un nouvel EP délimité par deux extrémités aux idées extra-larges, le producteur peaufine sa science du rythme et son amour du groove. Entre UK garage, techno

voyages. J'avais surtout envie de ne pas m'autocensurer. Le choix des différents styles n'a jamais été une obligation. Il répond surtout aux besoins du morceau, de l'écriture et de l'histoire. Avec ses complices de longue date, Benjamin Sauzereau (guitare), Jens Bouttery (drums) et Dorian Dumont (piano), le chanteur a écrit et composé 10 chansons qui racontent les affres et les bonheurs de la vie. Parfois avec force (*Sweat*) parfois avec amertume (*Where I Belong*) ou douceur (*The Scent Of Honeysuckle Vines*). *Le morceau d'ouverture, Come Home Charly, est un condensé de tout cela. Il raconte l'envie de quitter ce que l'on connaît bien pour découvrir d'autres choses. D'ailleurs, le titre de l'album, Empire Of Matches, est un passage de ce morceau et symbolise le fait de construire une grande chose avec des petits moyens. C'est à la fois grand et très fragile, et tout peut s'embraser très vite. Plus que de contrastes, il s'agit d'une évolution qui opère tout au long de l'album. Et pour renforcer l'esprit de groupe, François Vaiana a même poussé ses acolytes à chanter, eux aussi. Blue Monday People nous fait voyager d'un continent à l'autre et d'un sentiment à l'autre, avec un esprit d'ouverture peu habituel. On y ressent une véritable liberté de penser et de vivre au travers d'une production sobre et très efficace. Une réussite. **JP***

minimale et drum and bass, *Hyper Kick/Rebel Snare* vise juste et tape fort. Un combo irrésistible. **NA**



Rince-Doigt
Plinth
Autoproduction

Apparu sous les flocons de l'hiver 2014, le trio bruxellois Rince-Doigt profite de son premier enregistrement pour poser la main sur une substance instrumentale, énergique et malléable à souhait. Pour sauter par-dessus le plinth de Rince-Doigt et s'en tirer avec l'aisance d'un gymnaste roumain à l'échauffement, il convient d'apprécier les bases

d'une discipline qui doit autant aux derniers calculs math-rock de Battles qu'aux premiers de classe du post-rock (de Do Make Say Think à HRSTA). En six morceaux propulsés par une guitare à réaction, des lignes de basse élastiques et une section rythmique calquée sur le bouquet final d'un feu d'artifice, l'oreille arpente des paysages sinués et accidentés: un itinéraire aventureux pour trois laborantins aux idées voyageuses. **NA**



In Lakesh
Coma
Autoproduction
Lauréat du concours Verdur Rock 2015, In

Lakesh repose sur les envies multi-instrumentales d'un collectif en mouvement. Regroupés autour d'une armada d'instruments, cinq musiciens façonnent les contours d'un intrigant triptyque discographique. Pensés comme les grandes étapes de la vie, les enregistrements de la formation bruxelloise traversent l'enfance, l'âge adulte et envisagent même le crépuscule de l'existence avec quelques bons morceaux sous le coude. Après les envolées indie-folk du mini-album *Albatros*, In Lakesh tourne le dos à l'innocence des débuts pour embrasser les tourments adolescents de *Coma*: six morceaux cabossés, déchirés entre l'attrait d'une jeunesse éternelle et le désir de grandir. Ici, les boiseries se chargent d'électricité, la frénésie côtoie l'apaisement et la langue anglaise flirte avec le français dans un audacieux carambolage de post-rock progressif. Quelque part entre l'univers de BRNS et celui de Dan San, la galaxie In Lakesh a des étoiles à faire-valoir (Mud and Clay, Leaky Landscape in Higher Clouds) et quelques secrets à révéler. **NA**

Italian Boyfriend

Facing the Waves
62TV/PIAS

Trois Namurois exilés à Bruxelles déplacent des mélodies insouciantes sous d'autres latitudes. À l'écoute du premier album d'Italian Boyfriend, on abandonne en effet la Belgique pour courir à pieds nus dans le Massachusetts, prendre l'air à Brooklyn, zoner en Californie ou traverser le Canada, d'Edmonton à Vancouver. Car il y a du Pavement, des morceaux de Papas Fritas, un peu de Jeffrey Lewis et beaucoup de Mac DeMarco dans les chansons de *Facing the Waves*, disque sous influences qui se savoure

avec une certaine estime de la nonchalance. Entièrement enregistré par le guitariste de Mountain Bike (Aurélien Auchain), partiellement chanté par le claviériste de BRNS (César Laloux), ce disque est aussi l'occasion de découvrir la voix sensuelle de Sarah Riguelle et le sourire carnassier de Marc Pirard. *Facing the Waves* s'apprécie de préférence sous un soleil couchant. Ou à la nuit tombée. Histoire de faire de beaux rêves. **NA**



Heinrich Ignaz Franz von Biber

Imitatio
Sophie Gent - Maude Gratton - Philippe Pierlot - Ricercar Consort

Mirare

Phantasticus ! Ce mot n'avait toutefois pas au XVII^e le sens qu'on lui prête aujourd'hui car il s'agissait d'un style faisant référence au génie du compositeur à créer une composition musicale dans une structure libre et imaginative. Schmelzer, Kerll et Biber seront les figures de proue de cette génération de musiciens mettant au premier plan virtuosité et profondeur. Ainsi Schmelzer fait dialoguer violon et viole de gambe tout en imitant le chant des oiseaux (Sonata Representativa), Poglietti représente le galop du cheval dans sa Toccata tandis que Biber compose pour enluminer les festivités du Carnaval, avec humour et don de la comédie, ou pour célébrer également le trépas des réjouissances (Serenata con altrie arie). Un beau disque au programme parfois virevoltant parfois contemplatif mais toujours interprété avec brio. **FXD**



Antonio Bertali

La Maddalena

Scherzi Musicali,

Nicolas Achten

RICERCAR / OUTHERE

L'ensemble Scherzi Musicali et Nicolas Achten reviennent au disque avec un programme consacré à l'une des « Héroïnes du théâtre baroque », Marie-Madeleine: *Nous avons enregistré en 2009 un album de motets de Sances. Jérôme Lejeune et moi-même nous étions pris à rêver des Oratorios du Sépulcre, dont il aurait été l'auteur le plus prolifique. En lisant tous ses oratorios, je suis tombé sur La Maddalena de Bertali. La musique est d'une beauté saisissante, et l'effectif très intéressant: en plus du continuo, près d'un tiers de l'œuvre est accompagné d'un consort de violes à six voix, et il est rare d'en avoir*

*conservé les parties. Par la perversité repentie, la sensualité au cœur du sacré et la modernité du statut de la femme en tant que disciple très proche du Christ, Marie-Madeleine devient un personnage musical important à l'époque baroque: C'est une figure fascinante, et moult artistes baroques s'en sont emparés. Elle allie le sacré et le profane, car bien que personnage biblique, elle n'est autre qu'une femme de chair. Sa douleur est celle d'une veuve, corroborée par celle de Marie. Le sepulcro de Bertali n'est donc pas moins un petit opéra qui évoque les sentiments humains, dont l'émotion qui se dégage est universelle. La thématique est prolongée avec la pièce théâtrale, La Maddalena (1617), de Giovan Battista Andreini, où viennent s'intercaler cinq intermèdes de compositeurs liés à la Cour de Mantoue (Monteverdi, Effrem, Guivizzani et Rossi), ainsi qu'un sonnet du cardinal Ubaldino mis en musique par Mazzocchi, Lagrime amare. **AD***

Mauvais

Pour toi je peux devenir

Gérard Depardieu

WET BEAR - ANORAK SUPERSPORT

N'ayons pas peur des mots, et pas seulement ceux du *Words* de F.R. David repris ici en français: cet album est ce qui s'est fait de plus savoureux et jouissif en matière de variété depuis l'invention du phonographe. Le trio Christophe Enclin/Calogero Marotta/Patrick Schouters cause des petites choses de la vie comme des grands maux de notre époque, lucide et tongue in cheek en même temps. *La question de l'humour ne s'est absolument jamais posée*, précise le premier quant à la teneur de ce disque décontracté, aux couleurs tout aussi variées. *Nous avons lancé le projet sérieusement dans un moment de bonne humeur car nous évitons les endroits trop sinistres. Le travail a commencé très rapidement. Nous avons mis au*



*monde puis élevé une collection de chansons en essayant de les laisser sépanouir individuellement, sans rien forcer. Certaines sont légères, d'autres plus graves mais rien n'a été fondamentalement calculé. Même philosophie pour la pochette (d'Aurélien William Levieux) et les clips: Nous nous laissons porter par ce qui nous touche, ce qui nous convient, nous n'excluons ni le rire ni le drame ni une certaine poésie... Je plains les projets qui s'enferment d'emblée dans une posture, quelle soit humoristique ou dramatique: quel cauchemar, quelle tristesse... Nous sommes peut-être un peu pince-sans-rire, à la limite. Puisse désormais l'univers singulier de Mauvais rayonner sur chacun d'entre nous! Bonne idée, ça! **DS***

VUE DE FLANDRE

Woodie Smalls

GRAND, FORT, MALADE

Au nord de la frontière linguistique, un jeune surdoué refait l'histoire du hip hop américain sur un premier album insolent de classe et d'insouciance. Woodie Smalls a 19 ans et tout l'avenir devant lui. Rencontre avec un géant du rap d'ici.

NICOLAS ALSTEEN

A côté de Woodie Smalls, on se sent petit. Pas de complexe d'infériorité, ici. Juste une question de taille. Sylvestre Salumu, de son vrai nom, est un géant. De tout son long, le garçon flirte tranquillement avec les deux mètres. D'en bas, on aperçoit sa casquette. Né au cœur de la Flandre Orientale, à Saint-Nicolas, l'artiste promène sa silhouette élancée du haut de ses 19 ans. *Ma famille est originaire de Kinshasa. Quand j'étais petit, mes parents me entraînaient à des fêtes où l'on dansait sur les tubes de Koffi Olomidé ou Papa Wemba. J'ai grandi dans cette ambiance mais, musicalement, j'avais envie de trouver ma voie.* Pour Sylvestre, les premières connexions avec la culture hip hop s'opèrent via le tube cathodique. *Je matais MTV. De Kanye West, 2Pac, Lil Wayne, Jay Z, The Notorius B.I.G. Ces noms ont forgé mon éducation.* Submergé par sa passion, l'adolescent se prend au jeu. À la nuit tombée, il se réfugie dans sa chambre et s'invente une vie de rappeur. *J'ai même enregistré un album sous le nom de SYL. Mais il n'est jamais sorti, rigole-t-il. À l'époque, je rappais sur les sons préenregistrés dans mon vieux Sony-Ericsson. Perdu dans ses pensées, Sylvestre Salumu rêve musique du matin au soir, oubliant ses devoirs pour fourrer un maximum de fantasmes dans son cartable. À l'école, j'étais dissipé. En plus, j'étais le seul black, ce qui renforçait encore mon côté alien. Et puis, j'ai découvert Tyler, The Creator et je me suis senti normal. Il était noir, cinglé et, en plus, il gérait sa vie comme il l'entendait. C'est un modèle. Pour*

suivre son héros à la trace, le jeune homme endosse un costume de scène. *Je me suis lancé dans le rap en tant que Woods. Le stress, c'est qu'un groupe de rock psyché portait le même nom. Je m'en suis rendu compte le jour où Woods a été annoncé à l'affiche du festival Les Ardentes. Mes potes me téléphonaient pour me féliciter. Sauf que ce n'était pas moi. À partir de là, je suis devenu Woodie Smalls, le pseudo que j'utilisais sur les réseaux sociaux.*

Sorti fin 2015, le premier album du MC bénéficie d'un nouvel éclairage à la veille d'une tournée d'été marathon (Nuits Bota, Couleur Café, Dour, Les Ardentes). Son disque s'intitule *Soft Parade*. *C'est un clin d'œil à The Doors, explique Woodie. Un soir, à la télé, je suis tombé sur une interview de Jim Morrison. Je n'avais jamais entendu parler de lui ni de son groupe. Le journaliste évoquait le mythe et l'album The Soft Parade. J'avais envie d'être aussi libre que Jim Morrison. Je ne veux pas finir comme lui. Mais, à mes yeux, ce mec incarne l'esprit du hip hop.* Pour Woodie Smalls, le succès pointe le bout du nez avec le single *Champion Sound*. *Les copains n'arrêtaient pas de me dire que ce morceau allait ouvrir des portes. Ils avaient raison: de nombreux labels sont venus frapper à ma porte après avoir entendu ce titre...* En dix morceaux, *Soft Parade* va-et-vient sur la ligne du temps. Entre passé et présent, Woodie Smalls capte les bonnes vibrations des collectifs yankees (d'A\$AP Mob à Odd Future) et recycle les références old-school (de Jurassic 5 à The Pharcyde) avec le savoir-faire d'un faussaire. *About The Dutch*, par exemple, ressemble à une mise à jour d'un



Thomas Hoy

Woodie Smalls

Soft Parade
Sony Music

hit oublié par A Tribe Called Quest. *Ce titre parle de mon rapport à la fumette. Trouver de l'herbe à Saint-Nicolas est aussi improbable que de déguster du pétrole dans un jardin. Je fume régulièrement. En studio, ça m'aide. Par contre, avant de monter sur scène, je ne prends rien. En concert, je veux être irréprochable.*

Aujourd'hui, Woodie Smalls entrevoit le futur proche. *J'ai enregistré de nouveaux morceaux. Je vais sortir un album qui va s'intituler Winston. Ce personnage est mon alter ego: un dur à cuire, un vrai dingue. Ce deuxième essai sera le versant diabolique de Soft Parade. Je ne veux pas qu'on associe éternellement mon image à celle d'une pochette où un petit gars se trimballe avec des ballons multicolores. Le prochain épisode entend donc dévoiler les facettes plus obscures d'une personnalité haute en couleur. Dans la vie, tout n'est pas rose. Quand j'étais ado, mon père a choppé un cancer. Je venais d'avoir 17 ans le jour où il est décédé. Sa disparition a libéré mon côté rebelle. Je voulais juste fumer de l'herbe. C'était ma réaction à un monde sans père. Un monde sans repère. Quand il est parti, les problèmes sont arrivés. Papa n'était plus là, les sous ne rentraient plus. Mon grand-frère a dû arrêter ses études pour aider à payer les factures. J'ai dû m'y mettre aussi. C'était une sale période. Le frigo était désespérément vide, on nous coupait l'électricité... Et puis, la roue tourne. À présent, mon frangin assure au basket (Jean Salumu joue sous la vareuse d'Ostende et des Belgiens Lions - ndlr) et moi, je me débrouille avec la musique. Du coup, on peut aider ma mère. Elle va mieux. Il y a de quoi: ses rejets gèrent l'affaire. Comme des stars.*

www.woodiesmalls.com

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Anthony Sinatra

Rocourt, ce petit bout de Liège en partie posé dans la verdure, pas très loin d'où joue le Matricule 4 connu des amateurs de foot... Chez Anthony Sinatra, il y a bien un ballon dans le jardin, mais c'est jour de travaux : les accès à la maison sont en chantier. De là à dire que chez lui, « ça » n'arrête jamais, il n'y a qu'un pas : les deux groupes auxquels son nom est le plus fréquemment associé reprennent du service. Pour Hollywood Porn Stars, ce sera d'abord sous la forme d'un EP sept titres (en vinyle s'il vous plaît), annoncé pour ce 25 mai. Le groupe s'est retrouvé à l'occasion d'une fête au cours de laquelle l'intéressé a joué les dj's... Alors tous ont imaginé de refaire un peu de musique ensemble, pour « s'aérer la tête », pas pour remettre totalement la machine en marche. Une semaine après avoir annoncé que nous referions bien quelques concerts, nous avons 12 dates de bookées ! Il ajoute en riant qu'ils se sont promis de ne s'en tenir qu'à ces dates-là ! Et se réjouit : *Rejouer des morceaux que tu as écrit quand tu avais 20 ans, ça donne l'impression d'être un groupe de reprises de toi-même ! Mais tu te rappelles aussi des souvenirs qui y sont liés.* Quant à Piano Club ? On y reviendra : l'album est prévu pour octobre.

DIDIER STIERS



UNE MACHINE À CAFÉ

Avec les musiciens à qui je file un coup de main et qui viennent à la maison, nous commençons toujours la journée ici, à discuter de ce que nous allons faire, d'où nous allons aller. C'est le moment un peu convivial, cette sorte de « réunion créative ». J'ai un petit studio à l'étage... C'est en tout cas mon passage obligé du matin : je suis accro, je ne prends pas de drogue mais du café ! Et donc, Anthony Sinatra a aussi coiffé la casquette de producteur. Il a par exemple signé – avec plaisir – l'EP de Faon Faon : C'est un cinq titres qui sera disponible à la rentrée. J'ai aussi travaillé avec David Léo (le projet solo du chanteur de Malibu Stacy - ndlr), les Français de John And The Volta, Antoine Chance sur un morceau... Et là, je suis en train de bosser avec The Wolf Project, un tout jeune type – il a 23 ans – qui fait de la musique de film, mais ça sortira sous la forme d'un EP sur le label de Romeo Elvis.



UNE FENDER

Direction l'étage et le petit studio... Batterie, claviers, carnets de notes pour les idées (il en a une armoire pleine, normal pour quelqu'un qui reste très attaché à l'écriture et à la lecture sur papier), ordi, des grattes... *Chaque instrument à son histoire. Celle-ci, c'est ma première guitare. Elle était brisée en deux. Un de mes oncles l'avait achetée à un toxicomane, ce qui est très facile à trouver du côté de la place Saint-Lambert. Je l'ai réparée avec l'aide de cet oncle qui est menuisier, et je ne m'en suis jamais séparé. C'est elle qui a défini tout mon son, elle s'adapte à plusieurs styles. J'ai toujours aimé les artistes qui arrivaient à changer de style tout en conservant leur patte, leur personnalité. Que ce soit Bowie, Gainsbourg, Beck, Battisti... À l'autre bout du rack : sa « petite dernière », conçue pour lui par David D'ascenzo : C'est un luthier du coin. Elle s'inspire du modèle de ma première guitare, avec quelques modifications...*



UN KIT DE MAGIE

Posé sur un clavier : un chapeau, quelques accessoires, un jeu de cartes... qui ressortent quand il se fait animateur. *Je me suis toujours un peu intéressé à la magie. J'apprends des trucs basiques sur Internet, avec les cartes, ce genre de choses. Là, ça fait longtemps que je ne l'ai plus utilisé, mais c'est quelque chose qui m'a toujours fasciné. Il va donc bientôt s'y remettre : Nous avons plein de potes, qui ont plein de gosses. À chaque fois qu'il y a une réunion ou une fête de famille, il arrive toujours un moment où je fais mon show ! Mais il faut vraiment beaucoup s'entraîner. Si tu as le malheur de ne plus y toucher pendant quelques mois, c'est perdu ! Pas pour tout le monde, semble-t-il : Le visuel de l'EP d'HPS s'inspire d'un tour du magicien Kellar, « La lévitation »... C'est l'état dans lequel je me trouvais quand les textes ont été écrits, d'où l'analogie...*

C'était le...

8 JUIN 1977

Le Temps des cerises : à Floreffe, en juin, chansons et théâtre pour de « joyeux moines »

Il y aura des tréteaux, des guinguettes, des chansons, des musiques, des histoires, du théâtre de rue, du cirque, des clowns, des filles feront la bise, des garçons souffleront le zéphyr dans de jolis couacs, il y aura du couscous, des lieux pour les petits et les grands, de l'espace partout, et pour remplir cet espace, au son d'orgues de barbarie, de fanfares, de cornemuses, de guitares électriques, de « rommelpots », de saxophones et de synthétiseurs, des animations de rue, des chansons de rue, des musiques d'autoroute et, pour couronner la fête, entre le soleil et nous, des balles peletées, des pigeons et des cerfs-volants.

Où cela ? Quand ça ? Pas fou, non ! Pas question de livrer quoi que ce soit à propos d'une aussi douce, d'une aussi grandiose animation. Je me la garde, je me la réserve, je me la chouchoute. Vous

me souriez ? Allez, laissons-nous faire, d'autant plus volontiers que la présence d'une bonne et belle foule, bien bigarrée, bien enthousiaste, est absolument nécessaire pour la réussite de cette affaire-là...

C'est à l'abbaye de Floreffe, à 15 km de Namur, les 24, 25 et 26 juin, et cela s'appelle Le Temps des cerises.

Une cerise partie de Champs

Ce Temps des cerises a déjà toute une histoire. Sa naissance s'est faite autour de la petite ferme que le chanteur Jofroi possédait à Champs. Ce devait être en 1914. Quelque part par là en tout cas. Pour s'oxygéner du très officiel Festival de la chanson française de Bastogne, de jeunes chanteurs, des guitaristes, des corne-

museurs et autres écologistes, qui ne soupçonnaient même pas que ce mot existait et deviendrait une bannière politique, s'y réunirent. On y découvrit le violoniste Constant Charneau, alerte nonagénaire qui, aujourd'hui, a retrouvé Léon au paradis des violoneux et de l'accordéon. Un an plus tard, on remit cela. Les Péleux et René Hausmann y prouvèrent que les nuits n'étaient pas longues !

Déjà, Bernard Gillain, animateur de Marie Clap'sabots à la R.T.B., était l'âme de Champs... Poursuivant sur sa lancée, porteur d'une vocation de garde-champêtre, entouré d'une solide équipe, il décida d'internationaliser Champs en créant une grande fête, Le Temps des cerises, dans le cadre, oh ! combien ravissant, de l'abbaye de Floreffe. C'était en 1976. Ce fut un grand succès dont les amateurs parlent encore en se pourléchant les babines.

De Bialek à Chaplin

Quel sera le programme du Temps des cerises 1977 ? Accrochez-vous à ce journal, la liste des participants est longue et savoureuse : le groupe Casl, André Bialek, Tierra de Fuego, Waso quartet, Orchidée, Zacharie Richard et le bayou des Mystères, Renaud, Jofroi, Mouna, le père Prosper, l'harmonie de Floreffe, Abraxis, Christiane Stefanski, Archie Shepp, Gilles Servat, les marcheurs de l'Entre-Sambre-et-Meuse, Maurice le Gaulois, Wannés Van de Velde, José Alfonso, le Cirque imaginaire de la petite Chaplin, Clitus et Phalloris, le Capiche, Arden Théâtre, la Nouvelle scène internationale, le manège du Charivari, les clowns de Neufchâteau, Jean-Marc le Bihan et, enfin, le soleil qui a promis de ne pas manquer son rendez-vous avec la lune. L'etc... est de rigueur.

Quelques définitions de cette fête de plein air et de pleine joie ? Des Cerises (sans noyau ?) qui vous mettent des ampoules dans le cerveau. Ou encore : une façon d'orchestrer nos désirs même si nous n'avons pas le pouvoir. Pour en savoir plus et ne pas manquer ce qui pourrait bien être le grand événement « animation » de cette année, téléphoner au 081-22.43.63.

J'aimerais toujours le temps des
(cerises)
C'est de ce temps-là que je garde
(au cœur)
Une plaie ouverte...
Et dame Fortune m'étant offerte
Ne pourra jamais fermer ma
(douleur)
J'aimerais toujours le temps des
(cerises)
Et le souvenir que je garde au
(cœur).

(Chanson populaire de J.-B. Clément)



La musique des rues sera au rendez-vous de Floreffe.

LUC HONOREZ.

Le Temps des Cerises est le festival qui a précédé et fait germer Esperanzah! sur le même site de l'Abbaye de Floreffe.

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse: info@copiepresse.be

Article paru dans Le Soir.



FÊTE DE LA MUSIQUE 17-21 JUIN 2016

WALLONIE-BRUXELLES



GRATUIT



WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE +32 (0)2 550 13 20



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE SOUS LE HAUT PATRONAGE DE LA MINISTRE DE LA CULTURE

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

